

ORIENTATION

À la mémoire
de Philippe TRIPET, physicien,
à qui ce livre doit beaucoup.

[Ce sous-continent] apparaît comme un musée de l'histoire où tous les âges de l'humanité coexistent dans un éternel présent.

[...]

C'est de la destruction, de la désintégration que l'existence renaît à nouveau. C'est pourquoi la destruction est la cause ultime, l'origine première, invisible, de toute création.

Alain DANIELLOU.

PREMIER TEMPS

1

À quoi bon fuir ? La fièvre me fait trembler et je grelotte dans cette caverne humide. Je n'ose allumer un feu de peur qu'ils ne me repèrent. Pourtant il faut manger, mais mon corps, dressé par la civilisation, refuse la viande crue. J'ai peur de tomber entre leurs mains calleuses hérissées de griffes, j'ai peur qu'ils me touchent, me dépècent au cours de leurs cérémonies sauvages ; leurs cris forcenés vrillent encore mon crâne. Ils veulent se venger sur moi en tuant ce qu'ils détestent parce qu'ils sont incapables de s'y hausser.

Et maintenant ce sont eux les maîtres du monde ; nous avons péri d'un coup ; engloutis.

Je ne sais pourquoi je marche depuis des jours dans ce dédale de vallées et de plateaux. Chaque fois que je tourne la tête vers l'entrée de la grotte, je m'attends à les voir bondir, surgis du silence, riant de leurs rires stridents.

À bout de forces je me suis affalé sur ce sable grossier et j'ai dormi d'un sommeil épais, vide d'images. Ils auraient pu me ligoter et m'entraîner vers leur pierre sacrificielle sans que je me réveille.

Hier je les ai vus avec mes jumelles, petits monstres difformes qui avançaient en file sur une ligne de crête, balançant leurs épieux. Ils n'avaient pas perdu la piste ; ils ont le flair des chiens de chasse ; jamais je ne réussirai à leur échapper. Et si j'y parvenais, où aller ? Chaque torrent, chaque tronc d'arbre, est hostile ; plus personne ne parle mon langage.

Il serait plus simple d'en finir par une balle dans la tête ; je ne souffrirais pas ; il suffirait d'appuyer le canon contre l'oreille ; la détente est très douce.

Et pourtant je ne peux pas. Il ne resterait plus rien de nous. Il faut que je m'habitue à y croire. Parfois je pense à eux comme s'ils m'attendaient là-bas, dans leurs jardins fleuris.

Je ne comprends pas.

Les bruits du soir montent vers moi, contournant le rocher derrière lequel je suis allongé. Le désir m'empoigne de tirer et de hurler, de vider mes chargeurs en leur criant que je les attends et d'en abattre le plus possible avant de mourir.

L'eau tombe goutte à goutte de la voûte ; toutes les quarante secondes j'entends ce floc dans mon dos rythmer une durée inhumaine. Je voudrais pleurer que j'ai peur, au ventre, sous les côtes, de tout. Je ne sais pas lutter contre cette peur. Qui me l'aurait enseigné ?

D. a eu de la chance que je le tue. Jusqu'au dernier moment il a parlé avec un semblable ; il n'aurait pu guérir avec cette flèche entre les épaules ; j'ai bien fait de l'achever. C'était folie de s'avancer seul dans ce sous-bois qui ne menait nulle part. Nous agissions encore comme avant ; nous n'avions pas eu le temps de changer. Il me paraissait très différent de moi. Je les aimerais tous maintenant.

Les chauves-souris glissent et je sursaute au frôlement de leurs membranes.

Je sais que je ne deviendrai pas fou.

Quand F. m'a déclaré qu'il vivrait sans espoir, je l'ai cru. Et quand il s'est suicidé il s'imaginait sans doute coupé de tout, solitaire et rejeté dans l'échec de sa révolte confuse ; mais il se trompait. Au fond de lui il savait que nous continuerions à vivre, que des héritiers inconnus le prolongeraient. Il ignorait ce qu'est l'anéantissement.

Les pilules commencent à produire leur effet, j'ai moins froid. Tout à l'heure j'essayerai de repartir. Le guide m'avait dit qu'ils ne chassaient pas la nuit parce qu'ils craignent les fantômes. Ce sont des brutes ; et cependant, moi aussi, la nuit, j'ai la sensation d'être talonné par des ombres. Mes nerfs flanchent.

Comment ont-ils pu savoir si vite ? Le raz-de-marée a dû pourtant submerger la côte et tout engloutir. D. aussi n'a connu la catastrophe qu'après l'ouragan, et je ne voulais pas croire mon guide.

Il est le seul à ne pas avoir trahi. Pourquoi n'est-il pas resté avec moi ? C'était un indigène de la côte et à notre contact ils étaient presque devenus des hommes dans les comptoirs. Ceux de l'intérieur sont méfiants à leur égard.

Mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Son admiration pour moi se serait usée et il aurait fini par regretter les siens et me trahir. Je l'impressionnais comme un dieu qui, de temps à autre, daigne se mêler aux mortels. Qu'est-ce qu'un dieu maculé, épuisé, traqué ?

Nous avons pris grand soin de nous faire passer pour immortels et recevions la consigne impérative, au cas où l'un de nous mourrait lors d'une partie de chasse, de faire croire à un profond sommeil et de ramener le corps à la côte le plus rapide-

ment possible. Nous emportions d'ailleurs les produits nécessaires pour un embaumement provisoire. Ces précautions me paraissaient normales, symboles de l'immortalité de notre civilisation, et je me prends à les considérer comme une parade grotesque, bouffissure médiocre de cabotins exagérant leurs gestulations.

J'étais resté seul avec le guide pour chasser l'ours dans les montagnes et devais rejoindre les autres le surlendemain. L'ouragan a éclaté en fin d'après-midi, et nous avons senti l'angoisse nous serrer la poitrine quand les explosions sourdes ont déchiré l'air. Nous pressentions un cataclysme gigantesque et aussitôt le vent a tout balayé. Nous n'avons eu que le temps de nous précipiter dans une grotte et de nous tapir au fond d'une galerie rocheuse. Pendant deux jours sans interruption les masses d'air ont cogné contre la montagne qui oscillait sur ses bases. Le fracas de la cataracte cosmique engloutissait la terre, nous vidait de pensée comme de parole, et nous en perdions l'équilibre. Les hurlements et les sifflements indéfiniment répercutés brûlaient nos tympanes. Lorsqu'enfin le déchaînement s'apaisa il nous a laissés hébétés, au point que nous n'avons pas bougé et que nous avons dormi longtemps à l'endroit même où nous étions collés au sol.

Quand nous avons émergé de la montagne sous un ciel plombé, nous avons à peine reconnu les lieux. Une falaise s'était effondrée, déversant dans le ravin d'énormes blocs grisâtres qui, par endroits, l'obstruaient presque. Le guide a offert un sacrifice aux dieux pour les remercier de nous avoir sauvés, mais moi je voulais retrouver les autres ; je devinais quelque chose d'irréversible et souhaitais être rassuré. Je m'appliquais à ne pas réfléchir.

L'ampleur du désastre ne m'apparut que lorsque nous atteignîmes la région des forêts. Déjà bien avant nous avons été gênés dans notre marche par des branches et même des troncs projetés sur le plateau. Mais quand je vis un agglomérat confus de pieux déchiquetés là où j'avais connu un bois touffu, je pressentis quelque chose sans rapport avec les forces humaines, capable de pulvériser toutes nos défenses. Pour la première fois j'ai douté de nous. Sinon comment aurais-je pu douter ? Nous avons depuis des siècles imposé notre volonté aux hommes et à la nature.

Avaient-ils donc eu finalement raison, ces quelques scrutateurs du ciel à l'esprit chagrin, tout juste tolérés comme objets de raillerie ? Ces oiseaux de mauvais augure qui annonçaient des catastrophes à la suite d'un usage inconsidéré de nos réalisations techniques, prédictions qui ne se concrétisaient jamais, cible privilégiée du sarcasme.

La fraîcheur de la nuit fait éclater les pierres qui dévalent au long des pentes caillouteuses en provoquant des claquements secs comme si des pieds écrasaient une branche morte. À chaque reprise je sursaute et lève la carabine avant de me rappeler qu'ils ne bougent pas après le coucher du soleil. La nuit appartient aux grands félins chasseurs dont on m'a souvent parlé sans que j'en voie jamais. Quant aux loups, ils ne sont dangereux que l'hiver.

Il faudrait que je reparte et je ne parviens pas à me remuer. Mes pieds sont douloureux d'avoir trop marché ; une ampoule crevée au talon droit me fait clopiner et surtout je redoute l'univers blanc dans lequel je vais plonger, les surfaces pierreuses indéfinies couvertes d'une fine couche de poussière minérale, d'où émergent brusquement des cônes tronqués, lisses comme du métal ; et un minuscule insecte se traînant dans cet entrecroisement qui n'a peut-être pas d'issue. Recommencer à buter sur le sol inégal, à mettre une nuit entière pour dépasser l'éperon d'une montagne.

Hier j'ai pataugé longtemps dans un torrent pour effacer ma piste. Ils utilisent de puissants mâtins à demi sauvages dressés pour la chasse. Mais je connais plus de choses qu'eux ; je suis l'homme d'une civilisation et je leur échapperai.

Voici deux jours que je suis sorti de la région décrite par mes cartes. Je me dirige à la boussole vers le nord, vers le centre de ce continent, loin de la mer, là où l'on n'a peut-être jamais entendu parler de nous, où peut-être nous passons pour des personnages légendaires. Je revois vaguement les profils découpés qui bordent la Mer Intérieure et, loin vers l'est, un semis de petites îles. Dans l'intervalle il y a des chaînes de montagne, des forêts, des fleuves sans doute. Tout se brouille.

Que ferai-je là-bas ? Il paraît qu'une abeille isolée ne peut survivre. Mais je ne suis pas une abeille. Les comparaisons perdent leur signification. Nul ne s'est jamais trouvé dans la même situation que moi, et mes souvenirs sont inutiles.

Il est exaltant d'être le premier à vivre une aventure nouvelle. À y bien penser je n'ai plus rien à perdre ; tout est déjà perdu. Si j'échoue je mourrai comme les autres sont morts, comme si j'étais rentré quelques jours plus tôt. Et si je réussis j'aurai gagné un pari hasardeux. Ma responsabilité abolie, le jeu est devenu d'une admirable gratuité. Plus personne ne me jugera. Je peux faire tout ce que je veux.

Il faudrait profiter de ce moment pour repartir. L'eau tombe du roc avec régularité. Je me demande d'où elle filtre. Tout est tellement sec dehors que ce ruissellement me laisse perplexe. La grotte n'est pas très profonde. Quand j'y suis entré au coucher du soleil je croyais qu'elle se prolongeait mais ce que j'avais pris pour un couloir n'était que boyau qui se heurtait à une muraille. Si j'avais de l'eau je pourrais rester ici plusieurs jours en atten-

dant qu'ils se soient lassés de me poursuivre.

Quel raisonnement absurde ! Je dispose d'eau puisqu'elle ne cesse de tomber.

La brise m'apporte les senteurs des conifères, comme dans le parc, derrière chez moi.

En marchant j'oublierai.

2

Je devais dormir pour n'avoir pas combattu quand ils m'ont capturé. Je ne me suis pas réveillé et ils m'ont ligoté avec des bandelettes multicolores si bien que je suis devenu un pieu rigide capable seulement de soulever les paupières.

Ils étaient quatre qui me portaient avec précaution et quand nous franchissions un ruisseau, ils se divisaient ; deux d'entre eux traversaient et les deux autres, me prenant par ce qui fut ma tête et mes pieds, me balançaient à plusieurs reprises, puis me lançaient selon une courbe très pure au-dessus des eaux bouillonnantes et je tournais plusieurs fois sur moi-même ainsi qu'un cocon sans qu'aucune bandelette ne se relâchât tant elles s'étaient intégrées à mon corps pétrifié. Les deux autres me recevaient avec une extrême douceur, me faisant presque toucher le sol tant ils abaissaient leurs mains pour amortir le choc.

Alors je sentais leur odeur fauve, oubliée au cours de mon trajet aérien, et les canines pointues et apparentes penchées sur moi dans un mouvement révérenciel étaient jaunes et fétides de sorte que je voulais détourner la tête. Mais elle était si étroitement enserrée dans un réseau dont l'enroulement m'était inconnu que ma nuque refusait ce mouvement pourtant élémentaire et que mes yeux finissaient par rencontrer les leurs, petits et aigus sous une touffe de poils roux ; et nous restions ainsi très longtemps.

Ils se perdaient dans mes prunelles et leur regard devenait opaque et vague, sans direction, jusqu'au moment où les glapissements des deux autres, qui avaient traversé à leur tour, les tiraient de cette espèce de rêverie. Ils revenaient alors lentement à la vie et se détachaient de moi, avec tristesse parce qu'ils abandonnaient leur songe extatique.

Nous grimpons les pentes sans les adoucir par des lacets et ils prenaient toujours grand soin de me porter la tête vers le bas de la dénivellation. Aussi ne voyais-je rien des ondulations que nous gravissions et mon regard errait dans un ciel immense et bleu où se déplaçaient quelques points noirs qui pouvaient être des aigles ou des vautours aussi bien que des taches sur la rétine provoquées par l'éclat de la luminosité.

Je ne disposais d'aucun moyen pour savoir s'il s'agissait d'une colline ou d'une montagne de quelque altitude, sinon de calculer le temps qui s'écoulait avant que je me retrouve horizontal. Mais le balancement de mes porteurs était à ce point régulier que la notion de temps se défaisait et que je ne songeais qu'à goûter la sensation délicieuse de nager en plein ciel, et très vite j'oubliais de chercher les points de repère, d'ailleurs très approximatifs, qui m'auraient permis de suppléer à l'absence de montre.

Au début la sûreté de leur pas me surprit, car ils se déplaçaient dans un silence presque total sans jamais faire rouler une pierre ni casser une brindille, mais bientôt je m'y accoutumai et tins pour naturel d'être ainsi véhiculé sans un heurt.

La première nuit je m'attendais à ce qu'ils fissent halte jusqu'à l'aube et je fus très surpris quand le bleu clair du ciel, par dégradés insensibles, vira au bleu sombre et quand les étoiles apparurent. J'en étais heureux car il avait fait très chaud et la sueur s'était désagréablement coagulée sur mon visage, ainsi que je m'en aperçus alors, quoique ce point fût d'importance très secondaire.

Beaucoup plus satisfaisant était le fait de voguer maintenant dans des eaux plus denses sans que ma course en fût ralentie, et si par intermittence je fermais les yeux, c'était pour mieux apprécier ensuite le charme de cette eau fraîche où je me diluais peu à peu.

J'attendais donc avec bonheur la deuxième nuit — ou était-ce la troisième ? — et quand elle vint je l'accueillis avec gratitude.

Malheureusement ma course cessa soudain et je fus pris d'un léger vertige lorsque nous nous arrêtâmes au milieu d'une lueur jaunâtre et diffuse que j'identifiai bientôt pour être celle d'un grand nombre de torches. J'entendais le halètement de mes porteurs amplifié par une sorte de vaste respiration, car une grande multitude silencieuse était sans doute rassemblée en cet endroit.

Ils me hissèrent sur une pierre plate à la surface irrégulière dont l'épaisseur était à peu près égale à la largeur de ma main, et m'étendirent à plat, à même la pierre. Le contact me plut car je compris tout de suite que j'avais enfin touché au port, mais à un port flottant dont le seul but était de relayer mes porteurs et leurs limitations afin que je poursuive sans entraves ma course nocturne.

Je pris donc soigneusement connaissance de ce nouveau bâtiment. Il était rugueux comme je l'avais constaté d'emblée, avec des creux légers et des aspérités qui évitaient la monotonie d'une surface trop lisse.

Je m'y trouvais bien, et lorsque l'homme aux plumes rouges se pencha anxieusement sur moi il fut pleinement rassuré par ma physionomie. Alors il se détourna un instant et sortit de mon champ de vision, de sorte que je ne voyais plus que les nombreuses plumes ébouriffées autour de ses jambes jusqu'à la taille, dans lesquelles la lueur des torches creusait des replis d'ombre. Un assistant rapprocha sans doute une torche car nous fûmes baignés

dans une lumière chaude et vibrante génératrice d'un halo qui, sans nous en séparer, rejeta un peu plus loin le grand univers bleu nuit.

Aussi lorsqu'il se pencha de nouveau dans le silence qui nous entourait, je pus mieux le distinguer. Sous le masque d'ours les yeux brillaient, plus grands, plus vifs, me sembla-t-il, que ceux de mes porteurs. Lui aussi se plongea longuement dans mes yeux, lentement l'acuité de son regard s'estompa et se fit vague. Sans toutefois cette opacité que j'avais précédemment remarquée chez les autres, mais comme eux il perdit toute expression et toute direction pour ne plus être qu'adoration impersonnelle et sans but.

Je le fixais amicalement et avec patience. Pourtant il me sembla que le temps imparti était dépassé et, en regrettant de l'arracher à sa béatitude, je soulevai doucement les paupières. Douloureusement ses yeux reprirent leur éclat et je constatai alors que leur teinte était proche de celle du fer.

Sa main recouverte de fourrure d'ours aux griffes nettement apparentes glissa au-dessus de mon visage, me présentant un objet en pierre polie, long et pointu, que je compris être un couteau. Il en éprouva le fil sur la paume de son autre main et pour me prouver qu'il était affûté ainsi qu'il convenait, se coupa légèrement. Je fus touché de cette sollicitude, ou plutôt de cette grande humilité, et lorsque de nouveau le masque s'approcha, je répondis à son interrogation inquiète par un signe d'acquiescement.

Sans quitter mon regard il appuya le tranchant de son couteau contre ma veine jugulaire. Il avait peur de rompre les amarres et de me laisser partir loin de lui ; il aurait voulu se rafraîchir encore dans la béatitude qu'il avait connue quelques instants auparavant ; mais je ne pouvais le lui permettre car, quoique sans impatience, je savais qu'il était temps de partir ; et lui le savait aussi.

Avec douceur je le fixai un peu plus fortement pour le rappeler à son devoir. Ses yeux s'embruèrent, le gris en acquit une teinte plus fine et, d'un geste précis, il appuya sur le couteau.

3

Le peu qui me reste est le résumé de ce que nous avons inventé en plusieurs siècles. Tant que je garderai ce sac à dos je serai presque invulnérable ; du moins en face des tribus qui nous ignorent.

D'abord la carabine, semi-automatique avec chargeur de cinquante cartouches. C'est un beau modèle, robuste et léger, pas plus long que le bras, muni d'une lunette de visée télémétrique, facile à nettoyer et que je n'ai jamais vu s'enrayer. Dans le sac il y a quatre chargeurs de réserve. C'est suffisant. Il est regrettable que je ne puisse pas m'en servir ; le moindre coup de feu se

répercute très loin. Il suffirait pour qu'ils me localisent. Plus au nord elle me rendra de grands services. Quand je fais halte je la pose sur mes genoux et la caresse.

Le poignard dans sa gaine de cuir. Ils sont parvenus à fabriquer des lames pratiquement incassables et faciles à aiguiser.

Une grenade. Celle-là je ne sais trop à quoi elle pourra me servir. B. était très sceptique lorsqu'il nous les confiait pour les parties de chasse. Il habitait une maison merveilleuse dont les jardins en terrasses donnaient sur la mer, plantés de mimosas, d'orangers, de citronniers, avec des patios ombreux au milieu d'un réseau de portiques et de petites chambres blanches. Ceux qui étaient autorisés comme lui à vivre en permanence sur le continent étaient rares. Il ne m'a jamais dit pourquoi il avait choisi de s'exiler au milieu des sauvages. Un homme aussi apprécié par les autorités aurait pu facilement bénéficier chez nous d'avantages substantiels. Il fallait jouir de la confiance des dirigeants pour être chargé du magasin d'armes où s'équipaient les groupes de chasseurs.

Il disposait d'un arsenal d'armes de toute nature, bien rangées et étiquetées dans des chambres fortes que les indigènes n'auraient pas eu les moyens de forcer, même s'ils s'étaient emparés de la maison. Des cubes lisses, d'un bon doigt d'épaisseur, si hermétiquement joints qu'il était impossible de distinguer où se trouvait l'entrée.

Pour accéder à l'immense chambre bétonnée, éclairée uniformément d'une lumière pâle, nous devons descendre des escaliers, ouvrir plusieurs portes blindées, suivre un long couloir également bétonné qui tournait soudain à angle droit et se rétrécissait, si bien qu'il fallait marcher à la file. B. marchait toujours le dernier jusqu'à ce que nous arrivions à une sorte de rond-point, devant la paroi d'acier qui pivotait lentement, mue par un mécanisme que nous ignorions. Naturellement B. avait refermé derrière nous toutes les autres portes.

Alors commençait la cérémonie de la remise des armes. B. notait tout ce que nous prenions sur les feuillets réglementaires et nous faisait signer. C'était un petit râblé barbu dont le sourire paillard laissait croire qu'il ne prenait pas son office au sérieux.

Je le connaissais bien puisque depuis plusieurs années j'allais chaque été sur le continent. J'obtenais l'autorisation sans démarches excessives ; mais cette fois on m'avait fait comprendre que l'an prochain il serait préférable que je ne m'éloigne pas de notre beau pays. L'imbécile à tête de rat qui m'avait donné le conseil s'imaginait sans doute que son Organisation était immortelle et divine. Moi aussi je le croyais.

B. ne nous quittait jamais sans nous inviter à goûter son vin et nous rappeler les précautions nécessaires. Calé dans son fauteuil de toile, clignant ses petits yeux pour regarder en transpa-

rence le verre qu'il tenait délicatement dans sa grosse main tannée, il imposait la certitude d'une sécurité inébranlable.

— Les grenades, moi je vous les confie parce que j'ai reçu des instructions et que j'exécute. Hum !

Clignement d'yeux ; un temps d'arrêt pour savourer une lampée de vin. Le domestique en robe blanche remplit immédiatement son verre. B. le mire, se renforce dans son fauteuil.

» Mais ne jouez pas avec. Vous n'imaginez pas la puissance de ces citrons. En tout cas ne les lancez que si vous êtes parfaitement protégés.

Naturellement D. a protesté en remarquant sèchement que si l'organisation des chasses nous les octroyait elle avait ses raisons. La confiance agressive de D. à l'égard des dirigeants m'irritait. Mais comme je ne savais pas si B. n'était pas aussi agent provocateur, je ne disais rien et buvais le vin, qui était bon. Ce n'est pas maintenant que je le saurai.

C'était une sensation bizarre, pas vraiment inquiétante mais tenace, de vivre dans le doute et de sentir partout la présence de mouchards et surtout de détecteurs. En fait ils ne devaient pas pulluler mais nul n'était jamais sûr de personne. Parfois je suis presque heureux d'être seul dans un univers sauvage. Il me suffirait de savoir que mes quelques amis sont sauvés et que je pourrai les revoir un jour. Je me bâtis des histoires compliquées pour y croire tout en sachant qu'elles sont mensonges. Et l'angoisse revient.

B. nous a chaque fois solennellement prévenus que, de toute façon, s'il nous manquait un de ces petits engins, nous devrions fournir un rapport circonstancié, que nous serions fouillés au retour, et que, en cas de fraude... Il n'a rien ajouté mais c'en était assez pour jeter un froid pendant que B. regardait voluptueusement le ciel pur. On n'a jamais su ce qui se passait réellement dans les îles de l'Ouest mais on racontait à voix basse de curieuses histoires et, la nuit, au milieu des frôlements et des crissements, je me mets à transpirer et j'entends mon cœur qui cogne. Il serait étrangement douloureux que notre Civilisation de l'Organisation ne laisse derrière elle que des forces vagues et diffuses.

L'Organisation, l'Ordre, nous avions foi en eux et en leurs directives. Qui se permettait de railler nous troublait désagréablement. S'il disparaissait soudain notre accord était tacite pour estimer qu'un séjour de soins lui serait profitable. Mais dans cette nuit que je sens vibrante, il m'apparaît soudain qu'il ne revenait jamais parmi nous ; comme nous l'avions oublié nous n'y prenions pas garde.

J'ai gardé la grenade au cas où des sauvages seraient assez fous pour m'attaquer en rangs serrés.

Après la carabine les deux objets les plus utiles sont la canne à pêche et le briquet ; le sac de couchage également. J'ai récupéré la canne avec une enveloppe pleine d'hameçons dans les bagages de D. Il préférait la pêche dans les lacs à la chasse. Moi non plus je n'aimais pas tellement la chasse mais c'était une occasion d'oublier.

À la réflexion D. n'appréciait peut-être pas l'Ordre autant qu'il semblait. Il en parlait avec une admiration trop ostensible, et ce vieux malin de B. l'avait probablement senti. Je n'y avais pas songé.

Et le troisième ? Je l'avais rencontré sur la vedette. Il était taciturne et rêvait de rapporter des trophées. Les suppositions, devenues incontrôlables, ne peuvent plus mener à rien. C'est amer. À force de ruminer s'installent dans ma tête des pensées que je n'aurais pas cru devoir m'effleurer.

Il se peut que j'invente.

Si le guide ne m'avait pas quitté je pourrais lui en faire part. Il n'était pas sot, à sa façon bien sûr, et il les avait fréquentés.

Je mange du poisson tous les jours ; les truites se laissent attraper avec gloutonnerie, par contre il est difficile de les faire cuire sans attirer l'attention. Je les découpe en filets et les accroche derrière le sac pour les faire sécher au soleil ; je les protège des mouches avec de la gaze à pansement tirée de la trousse d'urgence. L'odeur est déplaisante mais la chair est mangeable. Évidemment j'économise le sel.

4

Le bateau était petit et j'aurais dû bien connaître tout l'équipage. Pourtant je voyais les matelots comme des formes grises privées de volume qui passaient dans un arrière-plan indéfini, actifs et précis, et je ne parviens pas à identifier leurs visages. Sans doute m'arrivait-il de leur parler, du moins je le présume, mais ce ne pouvait être que pour échanger des propos très ordinaires concernant l'état de la mer et du vent.

Le capitaine seul me semblait avoir quelque relief. Nous n'entretenions cependant que des rapports de politesse extrêmement lointains, restreints à un salut un peu raide le matin quand il gravissait avec vivacité l'échelle de coupée qui menait à son poste de commandement. Le reste du jour je ne le voyais plus sauf lorsque, du pont inférieur où je faisais les cent pas, j'apercevais sa tête se détachant au-dessus de la rambarde de la passerelle. Elle avait le grain, la teinte et les contours d'un bloc de granit usé par le temps, des traits mous en somme, denses toutefois. Il portait constamment une casquette d'uniforme grise dont, par moments, il ramenait sèchement la visière sur son front.

Je n'avais rien à faire sur ce navire dont j'ignorais même la mission, mon rôle se bornant à rechercher et rapporter des exemplaires de végétaux non acclimatés chez nous lorsque nous ferions escale dans une crique. En attendant je passais la majeure partie de mon temps allongé dans ma cabine à compulser des catalogues.

Depuis plusieurs jours nous étions ancrés sur un haut-fond, non loin de côtes acores. Bien qu'il fît très chaud l'activité des hommes d'équipage ne se ralentissait pas et ils glissaient silencieusement comme à l'accoutumée. Leur démarche était surprenante, toujours égale, sans hâte ni lenteur, et ils disparaissaient dans les coursives d'une façon très particulière. Ils avançaient en ligne droite sans amorcer de tournant et soudain n'étaient plus là, déplacement cassé à quatre-vingt-dix degrés.

Il faisait très chaud sous ce ciel cuivré et le miroitement de la mer piquait les yeux d'un éclat salin. En fait le ciel était bleu mais si parfaitement poli et luisant que je ne pouvais l'assimiler à quoi que ce fût de bleu.

Les nuits n'apportaient pas de fraîcheur et je restais allongé, nu, sous le ventilateur qui brassait un air épais et humide, et faisait voler les pages de mon catalogue, ce qui m'obligeait à me lever continuellement sous peine de désorganiser mon classement.

J'étais sur le pont quand les superstructures avant du bâtiment ont frémi dans un poudroisement de lumière cendrée, puis explosé en amples gerbes. Affalé je m'accrochais d'une main au bastingage, abasourdi par un choc que je n'avais ni entendu ni ressenti. Le nuage de poussière dense se mouvant vers moi m'empêchait de rien distinguer.

La mer s'était noircie de bitume, comme je m'en aperçus dans la chaloupe encombrée de caisses où je souquais maladroitement sur un aviron en compagnie de trois matelots aux visages crispés. Nous avons débarqué sur une grève de galets et entrepris de décharger les caisses. La peau des trois hommes était pâle bien que luisante de sueur et ils travaillaient vite sans mot dire. Je n'osais demander d'explications ; je crois d'ailleurs qu'à ce moment je ne pensais à rien.

Soudain l'un d'entre eux a tendu le bras vers le large et ils ont couru tous trois en direction de la falaise proche. Je ne voyais rien qui justifiât cette précipitation mais je les ai suivis et nous avons grimpé aussi rapidement que le permettait l'amas de blocs rocheux.

Je n'étais plus éloigné du sommet quand je me suis retourné. Sous le bleu du ciel, toujours aussi lisse et opaque, la mer me parut s'être creusée à mes pieds. Par contre la ligne d'horizon s'était rapprochée et fortement exhaussée. Le phénomène m'intrigua et je me calai dans une anfractuosités pour mieux l'observer. J'avais perdu de vue mes compagnons.

Je m'aperçus bientôt que ce curieux effet de concavité était dû à une énorme vague dont le front s'avavançait avec une rapide régularité. C'était une masse d'eau sans faille dont la crête, parfaitement horizontale, se découpait nettement, volume géométrique à l'inquiétante rigueur. Je me trouvais pourtant sur une plate-forme assez élevée pour n'avoir rien à redouter et je la vis sans émotion se briser très au-dessous de moi et refluer, surface plate, blanchâtre et tourbillonnante.

Mais la mer ne reprit pas son aspect habituel.

Bien au contraire la concavité s'accrut considérablement et je compris, tandis que naissait l'épouvante, qu'une seconde masse liquide, identique à la première mais beaucoup plus élevée se déplaçait dans ma direction à très grande vitesse.

Paralysé par la fascination je fixais le mur incolore qui bouchait l'horizon entier. Cette fois la nappe laiteuse s'étala très près de moi et je repliai mes jambes dans un mouvement instinctif de recul quand les embruns m'éclaboussèrent. Les flocons d'écume retombèrent et sans rien regarder davantage je courus vers le sommet de la falaise, trébuchant, à quatre pattes, essoufflé, gorge sèche, poussé par une terreur panique.

J'ignore où s'écrasa la troisième vague. L'écume montait jusqu'à mes genoux ; je m'agrippais à un rocher que je ceinturais de mes bras et me sentais happé par une force omniprésente dans laquelle j'allais me diluer. Tout autour de moi s'agitait ce bouillonnement blanc, tumultueux et informe ; et mes bras lâchaient prise ; desserrés par une puissance suceuse qui aspirait mes jambes comprimées sous la répartition égale de la pression.

Il n'y eut pas d'autre vague. En haletant je me traînai jusqu'au plateau et quand j'osai regarder en bas la mer avait recouvert son apparence coutumière.

Je me suis endormi sur place et au matin j'ai découvert une des caisses de la chaloupe, intacte. Elle contenait un équipement complet de chasseur. Je l'ai revêtu, j'ai pris les armes.

Je ne sais où j'ai abordé et n'ai pas retrouvé d'autres survivants. En me dirigeant vers l'est je rencontrerai peut-être des populations côtières.

5

Il est évident que je suis plus fort qu'eux ; du moins je le répète pour me rassurer. Je possède les armes, l'intelligence, les instruments ; c'est pourquoi j'espère me sauver. Naguère ils grognaient de loin et il arrivait que je les entende glisser dans les fourrés ; ils n'osaient pas se montrer. Mais maintenant ils n'ont plus peur de moi et je me réveille solitaire, perdu dans ce pays que j'ignore.

Je ne sais plus qui est fort. Tout s'est escamoté brusquement et je fuis sans destination.

Des insectes, ce sont des insectes, balourds, difformes. Ils rampent, collés au sol, en se dirigeant de leurs antennes rudimentaires qui commandent un cerveau minuscule. Et moi, qui suis un homme, je les écraserai du pied.

S'ils ne sont pas trop nombreux.

J'ai peur qu'ils m'accrochent, m'agrippent, m'étranglent de leurs pattes, de leur griffes ; qu'ils s'accumulent en tas jusqu'à m'étouffer sous un amoncellement de cadavres velus, trop entassés pour que les balles de ma carabine puissent les traverser, et l'air se raréfiera, je suffoquerai, asphyxié sous ce pullulement d'araignées.

Alors la panique me tord le ventre et je voudrais crier mais je me tais parce que je suis contraint au silence ; et je cours, muet, pour fuir les images, et les veines battent à cercler mon crâne en étau. Chaque fois que je m'imagine les avoir distancés ils repaissent. Pas eux en personne, mais des traces, des signes de leur présence, une fumée, une branche brisée, une empreinte, des cailloux noircis, une silhouette qui se profile sur l'horizon d'un plateau rocheux.

Et pourtant ils n'attaquent pas ; je ne sais ce qu'ils attendent. Peut-être que je sois assez épuisé pour m'écrouler. Alors ils enrouleront des lianes autour de mon corps inerte et quand je me réveillerai il sera trop tard. Je n'ose plus dormir.

C'était hier matin, ou avant-hier, je ne suis pas sûr ; d'ailleurs cette précision est sans importance. Les mécanismes imperturbables de ma montre m'indiquent l'heure, le jour, le mois, et ne m'apprennent plus rien. Le matin était très pur et j'avais dormi. Je venais de pêcher des poissons dans un petit torrent, j'avais faim.

Ils ont bondi des rochers. Je n'ai pas eu peur ; je me suis allongé en épaulant la carabine ; j'ai entendu leurs épieux siffler au-dessus de moi, et j'ai tiré en balayant de gauche à droite. Ils ont boulé tous les trois. J'ai attendu assez longtemps ; personne d'autre n'a surgi. C'étaient sans doute des éclaireurs ou des égarés. J'ai regardé leurs corps roussâtres, tout près de moi. Je n'avais plus faim mais j'étais très calme.

Je suis parti, vers le nord évidemment. Un peu plus tard mes jambes tremblantes m'ont obligé à m'asseoir ; j'ai regretté de n'avoir pas emporté les poissons. Si je ne mange pas je m'effondrerai bientôt. Ma provision de sel diminue.

J'ai horreur de tomber à leur niveau. Je n'ose me regarder. Je me sais méconnaissable, hirsute, sale. Que restera-t-il de moi si je mène encore longtemps cette vie ?

Tant qu'il y a de l'eau je trouve à manger et à boire ; mais le pays devient aride, couvert d'une pierraille tranchante, parsemé

de plantes basses au feuillage épais, et j'ignore combien ce désert s'étendra. Je ménage l'eau de ma gourde et le soleil sec frappe sans interruption. J'avance dans un univers blanc ; je me glisse entre des murailles qui se dressent d'un jet, et je contourne des cubes ou des hexagones plantés sur ce terrain coupant. J'avance, j'avance, je ne sais vers quoi.

La nuit il fait froid et les pierres se fendent en claquant. Mes lèvres gercent et enflent douloureusement. Des yeux phosphorescents étincellent, devant, derrière, sur les côtés. Malgré les apparences la vie est partout ; mais une vie que je ne connais pas, que je ne sais pas voir.

Eux savent sans doute. Ils doivent habiter sous les rochers, invisibles comme les scorpions et, comme eux, prêts à piquer. Je les entends qui hululent. Pourtant ce ne sont que mes oreilles qui bourdonnent, ou un rapace nocturne, rien de plus.

Je ne m'évaderai jamais. Les pieds sont douloureux, moins qu'au début pourtant ; ils deviennent calleux, normalement.

Les images m'échappent pour évoquer les jardins et ces soirées qui étaient douces, avec mes amis je crois.

Je ne suis plus certain. J'ai peut-être rêvé ce passé ; ou l'ai construit pour inventer un lieu d'où je viens.

Et le rêve s'efface, se dissout dans la mémoire au petit matin. Des lambeaux de souvenirs flottent dans mes yeux et se déchirent, des visages à demi estompés, un fragment de pièce aux tentures chaudes, un bureau de métal, un homme glabre. Je ne les raccorde plus, je n'en ressens plus le désir.

La rivière méandre entre des falaises et j'aime me plonger dans le courant frais, en dépit du risque d'oublier la carabine. Je fais couler l'eau le long de mes joues pour me réveiller ; mais je ne dors pas. Je ne dors plus. Je ne sais plus dormir.

Je ne prends pas garde aux serpents. Si un aspic me mord il ne fera qu'interrompre mon cheminement, sans plus. Je ne peux haïr les serpents. Jusqu'à présent ceux que j'ai vus se sont enfuis devant moi.

J'entends des bruits, des frôlements, et je me retourne en épaulant mais ne vois rien, jamais rien.

Mon pas, mécanique, s'adapte de lui-même aux accidents du terrain et c'est bien ainsi parce que ma tête est vide, ou plutôt remplie d'un vaste tourbillon blanc et figé au centre duquel des formes bizarres apparaissent par moments.

Je ne comprends pas pourquoi je continue à marcher ; je voudrais m'arrêter, m'allonger, en finir. Je ne peux pas. J'ai essayé et toujours je me suis relevé pour repartir. Quand je me dis que je me suis relevé je me mens, je n'y étais pour rien. Les choses se sont passées ainsi et il n'était pas en mon pouvoir d'y rien changer.

Je ne sais plus identifier ceux que j'appelle encore mes amis, ma ville ; je répète des syllabes vides mais ne peux les laisser à la traîne derrière moi. Par éclairs brutaux je sens être devenu un automate et n'en suis point troublé.

La rivière reluit et des points brillants comme des cabochons éclatent à la surface en scintillantes raies lumineuses ; de longues coulées glauques et lentes s'étirent très bas. Les points et les surfaces s'enchevêtrent curieusement au cœur d'une immobilité constamment changeante.

Je me penche à plat ventre sur la falaise, tête dépassant les rochers, pour mieux observer.

Je suis certain que, enfin, une carte se dessine, une signification s'ébauche. Je relie les points les uns aux autres et, de lui-même, le lacis s'ordonne en lignes claires qui ne cessent de se simplifier. Je ne peux encore rien y lire mais dans un instant je vais savoir.

Je tends le cou et les veines temporales battent violemment.

Je ne suis plus seul ; quelque chose a répondu ; encore un instant et je saurai.

Ma nuque brûlante est tendue comme une barre de fer.

DEUXIÈME TEMPS

1

Le vieux me considère de ses yeux ironiques et son visage creusé de rides s'en plisse davantage. Je me suis souvent demandé en vain à quel homme déjà rencontré il ressemble. Rocher taillé et raviné par l'érosion, il est très vieux et très savant, beaucoup plus savant que les autres de la tribu, plus savant que moi aussi et peut-être que tous ceux que j'ai connus. C'est lui qui m'a soigné et je ne sais comment il m'a rétabli. Depuis il me garde avec lui, dans le fond de la grotte, près du feu.

Il ne veut pas que je parle avec les autres bien qu'il m'ait enseigné leur langage. C'est un idiome assez simple, qui contient pourtant de curieuses notions que je ne parviens pas à pénétrer avec précision. Il ne me quitte pas depuis que j'ai repris connaissance, sauf quand je vais marcher au long de la rivière ; mais il me place alors sous la surveillance d'un colosse silencieux qui m'entraîne à un rythme de coureur de fond. Il a conservé soigneusement tout mon matériel et ne m'a pas même posé de questions.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que je parle avec eux ?

Il mâchonne constamment des plantes que je ne connais pas. Il lui arrive de m'en offrir une feuille ; ce n'est pas mauvais, bien qu'un peu fade, et je mastique gravement.

J'attends ; avec lui j'ai pris l'habitude d'attendre ; pour obtenir la moindre réponse il faut beaucoup de patience.

— Tu ne pourrais rien leur dire.

— Je ne sais pas. Je pourrais leur raconter des bribes de souvenirs. Ils ne me croiraient pas mais ils seraient contents d'entendre des histoires.

— Tu les détruirais sans le vouloir.

Et il se tait, dodelinant de la tête, l'air endormi. Parfois je me demande s'il n'est pas tout simplement sénile.

Il a raison pourtant. Je voudrais leur apprendre quelque chose pour les remercier de m'avoir recueilli et sauvé ; et je me

suis aperçu avec terreur que je ne savais rien ; pas même quel était l'alliage de métal de mon poignard ; ni comment étaient composés les médicaments de ma trousse de premier secours. Pour appliquer la technique la plus élémentaire il me faudrait un outillage complexe et j'en ignore la genèse. Je ne peux rien leur apprendre.

— Rien, dit le vieux en écho.

Je n'y prête plus attention, accoutumé à ce qu'il suive le cours de ma pensée.

— Tu es très fort et très ignorant.

Je me tais. Il a encore raison. Au début j'étais blessé qu'un homme d'une race inférieure parlât de la sorte. Néanmoins ils ne ressemblent pas aux affreux gnomes roussâtres dont ils ignorent l'existence. J'avais dû marcher très longtemps.

— Je ne peux rien t'enseigner. Il te faut suivre ton chemin.

— Seul toujours ?

— Tout seul.

Le mâchonnement des feuilles provoque un perpétuel va-et-vient de la mâchoire inférieure tandis que le haut du visage conserve son impassibilité.

Il tire sa pile de bâtonnets divinatoires rangés sous un rocher, les jette sur le sol et reste là, immobile, à les contempler en hochant la tête.

— Vers le Soleil Levant.

Je sens un pincement. Je me suis attaché à ce vieil homme bien que je ne puisse guère converser avec lui. Nous ne raisonnons pas de la même façon, ou peut-être est-ce moi qui ne raisonne plus. Je voudrais lui dire que je n'ai pas de but, pas d'objectif précis, rien que le vide en face de moi et derrière moi. Mais il n'existe pas de mots pour cela dans leur langue. Je me tais.

Il ramasse ses bâtonnets, en choisit trois et les jette à nouveau sur le sol sablonneux. Entre nous le feu charbonne misérablement. Vaguement éclairées par le jour qui décline, des ombres glissent à l'entrée de la grotte. Ils sont très silencieux.

— Tu partiras à la nouvelle lune. Prends garde au Taureau.

Je ne sais de quel taureau il s'agit. Les parois de la caverne sont décorées de bisons dessinés à l'ocre rouge. Pour eux ils doivent avoir une signification magique, ou religieuse, ou pratique, un sens quelconque. Mais je doute des facultés de prédiction du vieux. J'étais parti chasser le buffle ; je le lui ai sans doute raconté et il a transformé cette histoire dans sa cervelle où les associations s'enchaînent bizarrement.

Évidemment je prendrai garde aux troupeaux de buffles ou de bisons. Je sais par expérience qu'ils sont dangereux, et les solitaires plus encore que les hardes.

Je n'ose rien dire. Il croit probablement à son art, et j'y crois moi aussi par moments ; mais il ne me communique rien, pas plus qu'aux autres de la tribu. Il est flanqué d'un assistant, un petit jeune homme chétif au poil blond clairsemé qu'il instruit je ne sais comment. Personne n'interroge. J'ai l'habitude.

Lorsque T. s'est levé pour poser sa question, nous avons tous été si stupéfaits que nous sommes restés paralysés en retenant notre souffle, comme si quelque chose de très grave venait de se passer. Le professeur aussi s'était immobilisé, yeux grands ouverts. Je me souviens de l'épaisseur du silence et de la peur vague qui nous contractait péniblement. Nous ne nous regardions pas. T. a rougi, balbutié, il s'est assis, et le cours a continué. Il n'y a eu aucune suite mais après nous avons quelque difficulté à parler à T. avec naturel.

Je ne devrais plus penser à « nous » maintenant qu'il n'y a plus que moi et peut-être quelques autres survivants, épars, isolés, que je ne rejoindrai jamais à moins d'un hasard peu probable. Pourtant je ne suis plus oppressé par l'angoisse de la solitude, et j'échappe à la souffrance que j'avais crue inévitable. Il est possible qu'en soient cause les herbes que le vieux me donne à mâcher. Il s'est recroquevillé près du feu et dort, ou fait semblant.

Mon paquetage est intact. Il me reste trois chargeurs et la grenade. Ils m'ont appris à faire du feu en frappant des pierres l'une contre l'autre. Parfois je réussis et je ménage ainsi la charge de mon briquet.

Mon indifférence me déconcerte. Il y a peu je n'osais penser, tant me terrifiait la disparition de notre société. Et maintenant, quand j'essaie de l'évoquer, une seule image subsiste : un vaste parc de jeux empli d'un grand nombre de mécanismes ingénieux, des toboggans avec des trappes qui nous faisaient tomber sur d'autres toboggans et d'autres encore. Nous organisions des concours et nous amusions beaucoup. Mais les souvenirs m'ennuient et j'ai sommeil.

La nouvelle lune est proche. Le vieux m'a donné un talisman, une chrysoprase moussue polie et gravée que je dois porter sur la poitrine, suspendue au cou. Il m'a garanti son efficacité, du moins est-ce ce qu'il m'a semblé comprendre. Je préfère croire qu'ils se connaissent un peu entre chamans et que, si je montre cette pierre à d'autres tribus, elle me fera passer pour un personnage d'importance.

Vers le Soleil Levant ? Sans doute, mais où sinon là ? Je me représente assez clairement le schéma de la Mer Intérieure et, tout au fond, une presque île découpée. Le climat doit y être analogue au nôtre et j'aimerais retrouver des îles. Le continent, trop opaque, m'engloutit. J'aimerais revoir le miroitement de la mer et les îlots bleutés mais ne peux en parler à personne, pas même

au vieux. Ils n'ont aucune notion de la mer.

2

J'aurais dû m'en douter, ils ne m'ont pas permis de les quitter ostensiblement. Ils ont profité de mon sommeil, probablement après m'avoir drogué, pour me déposer je ne sais où au pied des montagnes.

Au-dessus de la mousse les branches basses des sapins me protègent de la chaleur. Mon équipement repose au complet à côté de moi. Je ne leur garde pas de rancune ; je les inquiétais sans doute. Il est étrange qu'ils n'aient pas entendu parler de nous ; je ne m'étais jamais rendu compte que nous étions isolés à ce point.

Je me sens léger, mais l'homme dans mon dos me fait sursauter. Il me regardait, tranquillement appuyé sur son bâton, en souriant à travers une barbe hirsute. Mon premier mouvement a été de saisir la carabine mais comme il ne manifestait aucune intention hostile j'ai interrompu ce geste ridicule.

Il attendait sans parler. Il n'appartenait pas à la tribu dont aucun membre n'aurait été capable de tisser sa blouse à capuche. Je lui ai dit que je traversais les montagnes. Par chance nous parlions la même langue et il m'a répondu qu'il m'accompagnerait. Je ne me réjouis guère de faire route avec ce compagnon peu loquace. De temps à autre il m'examine avec un sourire dont l'ambiguïté me gêne et m'inspire des doutes sur la confiance que je peux accorder au personnage. Je ne sais que dire. C'est lui qui entame la conversation.

— *Et après les montagnes, camarade, où vas-tu ?*

— *Vers le Soleil Levant.*

Il se contorsionne en riant aux éclats et tire sur sa barbe crasseuse.

— *Et pourquoi pas ? Là ou ailleurs !*

Sa désinvolture me blesse et je le regarde sévèrement.

— *Je vais retrouver la mer et ses îles bleutées.*

Sans s'émouvoir il chantonne :

— *La mer, le ciel, le feu, et la terre aussi sont les quatre éléments constitutifs. Tu es sur la terre et tu veux la mer ; quand tu plongeras dans l'eau tu désireras t'envoler et attention au feu du ciel ! C'est une vieille histoire, vieux frère ; tout ça, c'est de la blague !*

Il sifflote en jouant avec son bâton et s'arrête pour exécuter une culbute.

— *As-tu jamais entendu parler de mon pays ?*

— *Bien sûr !*

— *Je suis un survivant du grand engloutissement.*

Il m'envoie une grande claque dans le dos.

— *Compagnon, nous sommes tous des survivants de quelque chose. Bien boire, bien manger, faire l'amour et se balader de surcroît, voilà les biens que tu oublies.*

Je hausse les épaules.

— *Camarade, tu es un compliqué, et je te sacrerais le roi des fous s'il n'y en avait de beaucoup plus fous que toi. Tu as trop de goût pour les cataclysmes. Après tout, ça te regarde. Salut ! Un de mes vieux amis m'attend par ici.*

Il s'en va en gambadant à travers les genêts. Je crie :

— *Indique-moi le chemin.*

Il se retourne en agitant les mains en oreilles de lièvre et hurle :

— *Bois davantage.*

Il me lance une outre avant de disparaître derrière un monticule.

Le vieux me regarde et ses yeux sagaces éclairent la peau terreuse. Il marmonne :

— *J'ai fait tout ce que j'ai pu pour toi.*

Je ne réponds pas ; je n'ai rien à répondre. J'aimerais mieux m'en aller tout de suite.

— *À la nouvelle lune, à la nouvelle lune.*

Et il ajoute :

— *Garde l'outre.*

Je la tiens dans ma main. Elle est pleine d'une eau-de-vie rêche qui me fait tousser mais je suis content de retrouver le goût de l'alcool.

S'ils me toléraient je m'habituerais peut-être à vivre chez eux.

L'apprenti sorcier s'est mis de la partie. Il fredonne en se balançant :

— *À la nouvelle lune, à la nouvelle lune.*

Mieux vaut dormir.

3

La forêt s'est alourdie depuis que j'ai franchi la zone indistincte de ses abords. La lumière filtre pauvrement à travers la densité des couronnes sombres, très loin au-dessus de moi. Seules quelques taches claires sur le sol ainsi que des colonnes lumineuses et cendrées me laissent croire à l'existence de vides cachés dans ces voûtes. La futaie s'élève d'un mouvement ample, mais la marche est difficile bien que mes yeux se soient depuis longtemps accoutumés à la pénombre perpétuelle. Au pied des arbres prolifèrent les taillis envahis de ronces et de lianes, presque infranchissables et qu'il me faut contourner.

Vus de près les grands fûts sont malades ; sur eux comme sur le sol, le lierre et les plantes parasites s'accrochent et se multiplient. De lourdes branches cassées pourrissent lentement entre les troncs et des arbres entiers, abattus, rongés à la base par la vermine de la terre et du temps, obstruent le passage en accumulant des barrières confuses. Le terrain est moussu, spongieux. Là où les marigots ne s'étalent pas dans les dépressions, l'humus millénaire devient élastique et silencieux ; même les branchettes cassées par le pied étouffent leurs craquements dans cette mousse humide.

L'air moite entrave la respiration, malaise d'autant plus sensible que les minuscules insectes venimeux me contraignent à couvrir mon corps en dépit de la chaleur épaisse et que la pommade protectrice englue mon visage poisseux de sueur. Dans le voisinage des flaques d'eau les moucheron jaillissent de chaque empreinte et pullulent en nuages ascendants qui se regroupent pour danser sans bruit à hauteur de ma tête.

J'avance en levant haut les pieds, mouvement incommode et fatigant rendu nécessaire par le terreau trop léger où la botte s'enfonce et par l'abondance de la végétation reptilienne qui, à chaque instant, menace de me faire chavirer. Toute mon attention se concentre sur l'embiellage de mes jambes.

Depuis quelque temps le sol me paraît saturé d'eau sans que je constate un accroissement du nombre de mares stagnantes. Je contrôle constamment ma boussole pour ne pas m'écarter de la direction nord-est, car il est impossible de définir un point de repère dans cette étendue uniforme. Assurément je dois approcher d'une rivière ou d'un lac ; mes pieds clapotent dans une eau régulièrement étalée à ras du sol dont elle se distingue à peine, tant s'en rejoignent la consistance et la couleur verdâtre.

Je me résous à modifier ma direction pour avancer parallèlement à ce cours d'eau supposé mais la couche aqueuse superficielle ne se résorbe pas. Au contraire il me semble que l'eau imbibe davantage l'humus dans lequel mes semelles se moulent trop parfaitement.

Je rebrousse chemin.

L'eau est toujours là et même le niveau en a monté. Maintenant le bas de mes bottes est immergé jusqu'à la hauteur de mes premières boucles d'attache. Une angoisse diffuse m'enrobe dont je tente de me débarrasser d'un mouvement d'épaules.

Je m'efforce de marcher plus rapidement mais la progression devient très difficile, la couche liquide cachant la végétation de sorte que les pièges se multiplient dangereusement.

Je viens de m'accrocher à une ronce invisible et de tomber de tout mon long dans ce liquide plein de lenticules et de débris végétaux. Le niveau de l'eau qui semble sourdre de la terre ne cesse de monter avec régularité dans un silence total. Pourtant

nul courant n'est perceptible. On dirait une inondation par infiltration et résurgence.

Je patauge dans cette mare indéfinie. L'eau se coule dans mes bottes ; elle atteint mes genoux. Les troncs sont trop lisses pour que j'envisage d'y grimper et d'ailleurs à quoi bon ? Je n'y pourrais demeurer longtemps.

La nuit doit tomber puisque la visibilité se ferme davantage encore. Je fends de la taille ce lac immobile qui suinte du sol et oppose beaucoup moins de résistance que son apparence opaque et compacte ne le laisse supposer.

Des branchages dérivent lentement à la surface, encombrant le plan d'eau, se coincent entre les arbres, m'emprisonnent de toute part à l'intérieur de leurs polygones.

La panique m'enveloppe ; elle fait corps avec l'eau, l'air humide, la végétation pourrie. L'angoisse d'être étouffé dans les replis de ce monde suceur m'affaisse, mes jambes fléchissent.

Suffoquant, je m'adosse contre un tronc. Cette fois je suis absorbé, englouti, digéré ; et malgré une vague nausée je me laisse glisser, résigné, et peut-être complice également.

La lutte est trop épuisante.

4

La fille est allongée, nue sur la natte au fond de la case. Elle attend, étendue à plat sur le dos, bras dans l'alignement du corps, paumes plaquées au sol, tête renversée, immobile ; elle attendra jusqu'à l'aube si je ne bouge pas avant, sans changer de position. Je la regarde et n'éprouve ni émotion ni désir ; il serait préférable que j'accomplisse tout de suite ce que l'on attend de moi, mais je remets d'heure en heure. Je suis las de m'exciter artificiellement en faisant défiler des images qui, par saccades, me rappellent des souvenirs à demi vécus qu'il ne sera plus possible de jamais matérialiser.

Elle n'est pas laide ; peut-être, en la réduisant à des éléments géométriques, pourrais-je même lui découvrir une forme de beauté accordée à la terre. La peau, lisse et tendue, recouvre les articulations en lignes courbes et pleines, comme les enjoliveurs d'un ordinateur en dissimulent le mécanisme. Les jambes courtes et robustes, les cuisses puissantes, le ventre rond entaillé nettement par un triangle noir évoquent une plénitude charnelle et sans doute, pour eux, sensuelle.

Le sorcier les aime, ces filles apathiques aux yeux de vache, et il me sait gré de lui en laisser les prémices, surtout quand elles sont vierges. La première qu'ils m'ont offerte, je me suis précipité sur elle, moi aussi. J'avais hâte de serrer une peau nue contre la mienne, de pétrir ces seins lourds et fermes, et de

m'enfoncer dans ce ventre, entre ces cuisses ouvertes, illusion d'un assouvissement qui briserait la coque de ma solitude.

Ils choisissent les plus jeunes, les plus belles, et il est vrai que fugitivement, je me reprends à désirer ces croupes abondantes et ces reins larges ; mais il faudrait oublier tout le reste ; oublier leur densité qui les incorpore aux rondins du plancher, leur passivité toujours consentante, leur vagin toujours humide. J'ai horreur de leur sexe, aussi anonyme qu'un coquillage mou, privé même du caractère inquiétant de certains mollusques, sans contraction, sans mouvement.

Ils le lient aux puissances de la terre ; mais la terre résiste, se creuse de pièges cachés, s'éboule, se condense en roches. Peut-être leur évoque-t-il les confins indéfinis de cette terre spongieuse, gorgée d'eau, où ils élèvent les pilotis de leurs huttes ; vase molle qui absorbe le pied jusqu'à la cheville, dans laquelle ils plantent des piquets pour maintenir leurs filets ; étendues informes dont la fertilité se borne à nourrir sangsues et larves de grenouilles, qui bordent les terrains limoneux où ils cultivent quelques céréales.

La terre ! multiple, variée, imprévue, aux explosions brutales, à la pétrification cruelle ; structurée, anarchique, complice, hostile, ils ne la connaissent pas. La terre est parcourue d'infinies vibrations. La vulve de leurs femmes n'est que la viscosité herbeuse de ces mares épaisses, pour autant qu'elle soit quelque chose.

Le sorcier s'en satisfait et je crois qu'il en jouit réellement. Je l'ai souvent trouvé, en entrant dans la case, copulant avec une des filles à moi destinées. Je devrais être écœuré par cette masse de chair bouffie affalée sur un corps qu'elle couvre complètement et tressautant de ses fesses gélatineuses. Je ne le suis pas. Ce spectacle m'indiffère comme les mœurs des lombrics. Ils appartiennent tous au monde de la boue, trop loin de moi pour qu'un rapport s'établisse.

Quand il se redresse, le sexe encore dégoulinant, les plis velus de sa poitrine retombent sur les bourrelets de son ventre. La fille se lève, regard éteint, écarte le rideau de peau et pénètre dans mon domaine réservé. Je les oblige à se laver, elles n'en comprennent pas la raison mais s'exécutent docilement.

J'ai besoin du sorcier. Il ne croit pas en mon origine divine et je le tiens pour un charlatan, mais il est intelligent, et même capable d'une forme de réflexion. Chaque matin il ausculte le vent sur la passerelle qui court tout au long des cases. Il plisse ses petits yeux enfoncés dans la graisse et hume l'air de ses narines frémissantes. Son nez est resté beau, fin, et les ailes en sont d'une remarquable mobilité. Il parvient à prévoir le temps avec une approximation acceptable et cela suffit pour lui conserver sa situation privilégiée quoique sans cesse menacée.

J'ai été bien inspiré de lui offrir les présents dont ils m'ont gratifié quand ils m'ont pris pour un dieu. La carabine avait été d'une surprenante utilité.

Leurs rapports avec moi sont ambigus. S'il survenait une catastrophe ils me tueraient pour ne les avoir pas sauvegardés ; mais, si je veux m'évader, ils me poursuivront parce que ma puissance leur appartient. Surtout ils veulent que j'engrosse les filles des chefs et des notables, pour se targuer d'une descendance divine. Par malheur un dieu est censé disposer d'une capacité génétique inépuisable. Quand ils s'apercevront que leurs filles ne sont pas toutes enceintes, les mécontents chercheront à se venger.

Le cynisme du sorcier ne cesse de me surprendre. Pourtant il appartient à la tribu, en est originaire. Comment a-t-il pu développer, seul, cette faculté de distance désenchantée ? Il s'est établi entre nous l'accord objectif de deux escrocs. Hier il m'a regardé en riant, sans raison, et les plis de son ventre en tressautaient. À ma demande il a consenti à s'expliquer :

— Tu prépares un beau massacre.

Je ne comprenais pas. Il a poursuivi, avec quelque dédain pour ma sottise :

— Les filles qui auront un fils de toi...

Il s'est interrompu en gloussant :

» ... ou de moi, seront mises à mort. On ne pourra pas leur permettre de risquer un autre enfant qui ne serait pas divin. Et ensuite les descendants du dieu constitueront une caste supérieure qui écrasera les autres, et supprimera les concurrents. Finie la belle unité de la tribu.

Et il s'est remis à rire.

Je serais sans doute accablé si j'étais moins indifférent.

La fille ne remue pas, ses lourds cheveux noirs épandus sur la natte. Les tisons dans le pot de terre glissent des reflets rougeâtres au creux de ses hanches. Le visage vide contemple la nuit du plafond. Je vais me lever, m'étendre sur elle, enfoncer mon sexe dans cette fente humide, m'agiter pour en avoir fini au plus vite. Elle ne réagira pas. Elle connaît peut-être la volupté, je n'en sais rien. Dans ce cas elle y baigne, comme les buffles, enfoncés dans l'eau jusqu'à mi-corps des journées entières, jouissent confusément de leur enlèvement. Je hais ces seins aux tétons épais, à l'aréole large, qui ne sont destinés qu'à l'allaitement.

Je trempe ma main dans la cruche et humecte mon front.

Je chatouille mon sexe dans l'espoir d'une érection. Paupières baissées, je tente d'imaginer cette fille s'approchant, me caressant, n'importe quoi pourvu qu'elle échappe à l'obéissance passive. Le spectacle pesant de la réalité refuse de coïncider avec les images et mon sexe retombe, flasque entre mes doigts inutiles. Il me faudra, ce soir encore, demander au sorcier l'aphrodisiaque

qu'il conserve pour son usage personnel, ignoble à boire et sans doute fort malsain. Mais si je néglige la fille toute sa famille me guettera et le sorcier est bien trop prudent pour se risquer à me protéger.

Je mets soigneusement au point mon évasion à l'insu du sorcier. Mon entente avec lui est tissée de suspicion mutuelle ; il n'est pas question de confiance, encore moins de complicité. Il me tuerait pendant mon sommeil ou m'empoisonnerait pour s'emparer du paquetage complet.

Je commence à me repérer convenablement dans ce damier de marécages. J'endormirai le sorcier en lui offrant deux cachets et m'éclipserai pendant la nuit. Les batteries de la torche sont loin d'être vides. Leur territoire étant assez restreint je dois avoir le temps de leur échapper.

La fille attend. Je n'ai pas même envie de la battre ; elle subirait mes coups sans chercher à se protéger. Rien ne peut faire exploser son engourdissement.

5

Quand l'aiguille verte s'est allumée au centre de la boussole, je l'ai considérée avec méfiance, attentif surtout à ne pas franchir la zone mentale neutre et incolore où je me réfugiais. J'étais parvenu à maîtriser cette étendue et à en bien circonscrire les limites, sauf à certains moments où je me laissais aller à rêver, et j'avais appris alors combien cet espace était entouré de pièges puissamment dentés et de crevasses camouflées.

C'est pourquoi, tout en modifiant ma direction dans le sens de la flèche, je n'ai voulu croire à rien d'autre qu'à un dérèglement dû aux conditions difficiles de la marche et aux multiples chocs. Je conviens que quelque chose bougeait en même temps que l'aiguille, quelque chose que je serais incapable de définir, en moi et hors de moi, ému par l'espoir de retrouver un autre survivant ; mais ce quelque chose demeurait au-delà des frontières de mon périmètre réservé.

Contournant les bosquets et les fourrés qui encombraient les hautes herbes beiges de la savane, j'ai atteint le pied d'un monticule en pente douce qui paraissait surmonté d'une levée de terre dont je n'aurais pu dire, à cette distance, si elle était naturelle. Je m'engageai sans hâte sur la pente découverte. La mobilité de l'aiguille rectifiant constamment mes détours excluait la pensée initiale d'une erreur de fonctionnement et je n'aurais pas été surpris de découvrir le cadavre d'un autre rescapé.

Ils étaient deux, vêtus de la combinaison verte. L'un était couché sur le ventre et la rigidité de ses membres indiquait qu'il avait cessé de vivre depuis un temps assez long. L'autre, debout,

s'adossait à la butte de terre herbeuse.

Je n'ai pas sursauté. La zone neutre s'était agrandie si démesurément qu'il me sembla que je n'avais plus lieu d'en surveiller les abords.

L'homme était impassible. Il s'approcha et souleva sa manche. Il portait sur le poignet les signes réservés aux dirigeants d'importance mais je n'avais pas besoin de cette preuve irréfutable. Je l'avais déjà reconnu à son calme souverain.

Je tendis mon bras droit. Il examina le poignet et me félicita brièvement. Tel était donc le sens des deux points ajoutés quelques années auparavant. Je n'avais jamais opéré le rapprochement. Il est pourtant vrai que je m'étais conduit selon les règles en faisant part aux autorités des fantaisies inquiétantes de M. Était-ce cela qui m'avait valu l'obtention si aisée des autorisations de chasse ?

Il ne parla pas plus que nécessaire. Il savait où se trouvaient d'autres survivants. Nous serions assez nombreux pour tout recommencer. Avec lui notre civilisation renaîtrait. Je n'avais qu'à obéir. J'ai brisé le mécanisme de la carabine du mort et pris sur moi son chargeur ainsi que les batteries de la torche.

Avec lui tout devient étonnamment simple. Il sait toujours dans quelle direction il nous faut avancer. Son visage massif aux mâchoires lourdes ne montre jamais anxiété ni indécision. Il nous impose un rythme de marche parfaitement calculé, et de la sorte nous couvrons des distances considérables sans épuisement. Un jour nous nous sommes heurtés à des chasseurs. Il ignorait leur langue mais s'est avancé pour leur parler, seul, tandis que je le couvrais. J'ignore comment il s'y est pris mais les autres nous ont laissés passer en faisant de grands gestes d'amitié.

Je n'ose penser à ma panique après le cataclysme. Il est tellement plus fort et plus savant que moi ! Moins grand, moins large, mais son intelligence supérieure lui permet de venir à bout de toutes les difficultés.

Il parle peu, avec bienveillance cependant. Le soir, assis sur un tronc d'arbre, il me rappelle des choses que j'avais oubliées, et il sait que je ne m'en souviens plus guère. Aussi s'exprime-t-il lentement et doucement, de la façon dont on s'adresse à un malade. Il me dit combien nos vies étaient calmes et fortunées, sans péril pour moi et mes semblables, nos maisons belles et vastes, combien nous étions heureux de vivre ensemble, libres, sains, au lieu d'être assujettis à tous les aléas d'une existence incertaine.

Il a raison ; peu à peu j'ordonne le désordre dans mes souvenirs. Auprès de lui je peux avoir confiance. Avec les compagnons que nous retrouverons nous bâtirons à nouveau un monde d'où seront exclues la saleté et la misère des pouilleux dont j'ai traversé les villages. Un monde d'ordre et de beauté, dirigé par des

hommes comme lui. Et sans doute j'attends ce moment mais sans impatience. Il m'a expliqué que l'ardeur reviendrait quand je travaillerais pour les nôtres. Il a certainement raison. Il ne peut se tromper.

Nous marchons de notre pas régulier le long d'un ruisseau en sous-bois. À mes pieds de petites fleurs jaune vif scintillent dans l'herbe mouillée.

Le courant, très lent, se brise par moments en nappes blanchâtres sur des barrages inattendus de granit... Lorsque T. a posé sa question l'angoisse vague est montée à la surface... Le soleil se lève au-dessus des brumes de la vallée... On racontait d'étranges histoires sur les îles de l'Ouest...

Mes doigts effleurent la chrysoprase suspendue à mon cou.

Sur le plan d'eau large et sombre s'étalent des nénuphars et de gros crapauds s'y enfouissent jusqu'à mi-corps, yeux globuleux braqués sur nous... Présence constante de détecteurs.

Tout recommencer... Pour un nouveau cataclysme.

Ses yeux clairs regardent toujours droit devant eux, en face. Il est fort, juste, calme... Il m'a dit que je m'étais bien conduit à propos de M.

J'ai fait glisser la bretelle de ma carabine en me retournant et, sans épauler, j'ai appuyé trois fois sur la détente. Il a reçu les trois balles en pleine poitrine.

Il a eu l'air un peu surpris et a entr'ouvert la bouche mais son regard ne s'est pas modifié. Il est tombé doucement dans l'herbe mouillée. Le soleil multipliait les taches de lumière sur le dos de sa combinaison.

J'ai brisé le mécanisme de sa carabine, pris sur moi le chargeur et j'ai continué au long de la rivière.

6

La sorcière aux cheveux noirs entaillés par l'éclat rigide des rayons métalliques qui tombent de l'ouverture grossièrement creusée dans la paroi de pisé se penche sur les tisons fumeux au centre de la hutte et les ravive en agitant de ses deux mains très longues une ample feuille de châtaignier. Le rougeoiement cuivré enfonce ses yeux dans une nuit lointaine et les pommettes dures surgissent brutalement.

D'un geste fluide et si rapide que je n'en distingue que la conclusion elle fait sauter l'agrafe de la fibule d'argent qui retient les pans de la cape grossière, et le tissu se casse en plis nets sur les joncs du sol inégal. Elle s'éloigne, les deux bras levés vers le cône de la toiture, et les seins petits s'effacent pour ne laisser place

qu'au torse androgyne dont les côtes saillent au-dessus du ventre creux. La chevelure s'effondre jusqu'aux hanches étroites et réverbère l'éclat mat de la lune.

Silencieuse, lèvres étirées au long de ses dents lumineuses, elle s'agenouille entre mes jambes et commence à effleurer ma poitrine de l'extrémité de ses doigts osseux. Le ressac des lueurs blanches et orangées se brise sur elle en découpes nettes et paillette fugitivement ses prunelles corbeau. L'irradiation des doigts déploie sa résille sur ma peau et je me tords sous la volupté émanée des bras flexibles. Mes reins se cambrent pour s'approcher de la source révélatrice et refluent pour échapper à l'acuité douloureuse de piqûres inattendues.

Je ne la touche pas encore, ondulant sur moi-même, paupières mi-closes, tête renversée.

Soudain elle lève les avant-bras, paumes ouvertes et se renverse, jambes écartées. L'arrondi des cuisses flamboie et je me redresse, hissé par ces liens dont elle nous a enserrés. Je colle mes lèvres sur le sillon des seins ; d'un bras j'enveloppe sa taille et presse la peau d'une finesse de jeune feuille ; mon autre main glisse sous le ventre et suit les contours des longues lèvres humides tandis qu'à nouveau ses doigts dessinent un lacis sur mon dos courbé.

Je sais qu'ensuite viendra la violence, que nous roulerons sur les joncs, imbriqués, emboîtés, qu'elle bondira et me griffera, que l'étau de sa main sur ma nuque me plongera contre sa bouche et que nous gémirons et que nous halèterons ensemble dans la spirale ascendante jusqu'à l'explosion finale.

D'une détente aérienne elle est debout, sort de la hutte et brise en éclats la lune de l'étang où elle s'élançe bras tendus. Elle a pénétré au cœur de sa déesse qui recompose en ondes successives son cercle hermétique. Chaque fois je redoute de ne pas la voir émerger, tant elle reste longtemps unie à celle dont elle est la prêtresse. Un jour elle passera définitivement de l'autre côté du miroir sombre et ne reparaitra plus. M'a-t-elle dit que le reflet était vérité et l'astre image ?

Elle vit à l'écart de la tribu dont elle me tient éloigné, crainte, haïe et respectée, et connaît les incantations secrètes. Hautaine et stérile, elle caresse son loup gris et son chat et leur parle une langue étrange que je ne comprends pas. Une nuit, je l'ai aperçue, nue sous une lune de cuivre, mais le loup a bondi sur mes épaules et je suis resté collé au sol, visage dans l'herbe rase, cette masse menaçante pesant puissamment sur moi.

Elle sait que je ne suis pas un dieu ; pourtant elle n'a fait l'amour avec aucun homme de la tribu. Je lui ai demandé pourquoi elle m'avait accepté. Elle m'a dit que nos dieux étaient proches. Quand j'ai répondu que je n'avais pas de dieu elle a ri, d'un interminable rire de gorge, rauque et rêche, et d'un éclat de silex

a entaillé mon poignet assez profondément pour faire sauter un lambeau de peau. Je saignais beaucoup, la colère montait, je me sentais mutilé et je voulais partir. Mais elle a enduit ma blessure d'un emplâtre et m'a donné à boire un liquide odorant. J'ai dormi un jour entier.

Un soir je lui ai demandé de m'expliquer. Elle a retiré de laalebasse recouverte d'une natte une touffe de coraux. Elle a refermé ses doigts sur ma nuque et lentement abaissé mon visage jusqu'aux branches. Ma lèvre inférieure s'écrasait contre la pétrification aquatique, ma langue touchait un éclat dur et dressé, mes yeux se perdaient dans le foisonnement des rameaux. Ses cuisses douces enserraient mes joues et mon cou était agrippé par une tenaille infrangible. Le sexe tel que j'avais coutume de le concevoir était aboli et, passé le premier étonnement, l'étreinte de ses phalanges me faisait perdre conscience du temps et de la pensée. Fasciné, je subissais une initiation incompréhensible qui m'introduisait dans un univers bisexué, lisse et foisonnant, doux et meurtrissant, sans fadeur ni mollesse.

Monde secret de la nuit aux scintillations brusques, aux replis multiples et aux érections brutales, monde qui s'ouvrait et se cachait, nu et masqué, riche, riche, infiniment riche.

La pression de ses pouces s'est desserrée, je me suis effondré sur le sol aveugle. Elle a refermé sa longue cape ; droite, silencieuse, elle me paraissait très grande. Elle a enfoncé l'agrafe de sa fibule sous mon omoplate droite et je n'ai rien senti. Le chat était immobile, les deux pattes antérieures dressées. Du tranchant de sa main elle a frappé la base de ma nuque et je me suis évanoui.

Nous restons allongés côte à côte, longtemps. J'aspire l'odeur de sa chevelure et suis heureux. Elle m'a enseigné l'eau des étangs et le glissement des poissons, les ruses des serpents et des longues herbes aquatiques, les brumes du petit jour. Elle tient pour évident que je suis un enfant de l'ouragan dévastateur et que je dois apprendre la fluidité de l'indécis.

Elle ne ressemble pas aux femmes épaisses de la tribu qui travaillent la terre au moyen de houes et croient à sa fertilité ; ni aux hommes larges et musculeux qui tendent des pièges et chassent à l'épieu. J'ignore d'où elle vient et qui lui a transmis les charmes. Après elle il n'y aura plus de prêtresse semblable dans ce village, mais rien n'indique qu'elle s'en préoccupe. Elle appartient peut-être à des temps très anciens... ou au futur.

Elle m'a dit que je devrai partir le lendemain à l'aube et m'a donné un fragment de corail dans une enveloppe de cuir.

J'ai passé une partie de la nuit à la contempler, assise sur la natte, jambes croisées.

Je n'ai pu franchir l'espace élastique qui nous séparait et pourtant a existé entre nous une union intime. Je la sens comme on sent une écharde et ne dispose pas de pensée pour l'exprimer. Je lutte en vain pour préciser ce moi-même qui m'échappe. Elle m'a laissé partir, impassible, sans m'accompagner.

J'ai glissé dans la forêt.

7

La répercussion cristalline des stridences inaudibles engendre un réseau de lignes tendues à l'extrême qui, sans l'épaissir, parcourent le silence d'une multiplicité à l'entrecroisement sans cesse modifié, et lui confèrent une plénitude perçue au niveau cérébral le plus abstrait, tandis que les infra-sons, pullulant eux aussi, troublent le corps d'un sourd malaise, si bien que ces raies superposées et sans doute fréquemment coïncidentes tendent à disloquer mon unité déjà compromise par les attaques de la solitude.

Il suffirait que mes organes puissent transmettre cette complexité à ma conscience réfléchie pour que, l'acuité de ma sensibilité intuitive devenant simple exercice de mes aptitudes physiques, je me trouve de plain-pied avec un univers fort différent, dans lequel les vibrations de provenance animale ou végétale, fils d'or en faisceaux ou en résilles, m'introduiraient dans un nouvel étoilement coexistant à celui de la forêt.

L'échiquier de ces bois est ponctué de bouleaux aux troncs blancs dont les alignements approximatifs offrent au regard des allées sinueuses mais praticables à première vue, aucune n'étant préférentielle. Ce n'est là, au demeurant, qu'illusion puisque, en fait, ces clairs alignements sont trompeurs et introduisent dans un univers courbe qui sans doute, à la longue, ramènerait à un lieu proche de celui d'origine.

La lumière emplit profusément ce sous-bois aéré d'une clarté poudreuse et argente les feuillages. L'écorce à peine pointillée de noir participe à la luminosité de ce haut plateau où l'intense pâleur bleutée du ciel exacerbe les blancheurs mercurielles et lunaires.

J'accueille avec gratitude les rares sonorités qui me sont accessibles, le frissonnement des feuilles ou les coups d'ailes épais des rapaces. Je me cramponne à ces phénomènes transitoires et mouvants qui concernent simultanément mes diverses facultés de perception et me permettent, provisoirement du moins, de rassembler en un agrégat que j'espère stable les diverses parties de ce que j'avais coutume d'appeler mon identité, mais dont la cohésion se relâche, chacune opposant de moins en moins de résistance à

l'élément qui l'attire ; tendance à l'évaporation contre laquelle j'ai grand-peine à comprendre la nécessité de combattre.

N'ai-je pas atteint mon but ? La transparence qui m'enveloppe reflète idéalement la mer limpide que j'aspirais à rejoindre ; transparence où planer et tournoyer, insoucieux des pièges du filigrane d'or qui se déploie dans cette pure atmosphère, amoureux seulement de sa beauté enfin révélée. Les minces bouleaux tortueux cherchent comme moi cet affinement en lançant leurs nervures translucides.

Aérien est ce bois où l'absence d'humidité lave de toute impureté le fluide au milieu duquel j'évolue. Sans doute aussi cette légèreté s'infiltré-t-elle dans mes poumons qui en ont été privés pendant une durée que je ne saurais estimer et provoque-t-elle l'état d'allégresse détachée qui m'a conduit sur ce toit du monde architecturé à la façon d'un temple ; non d'un temple dont l'ordonnance est destinée à être saisie d'un coup d'œil, plutôt d'un de ces temples où une multitude de colonnes composent une carte énigmatique du ciel, apparemment privée de signification.

Là où s'arrondit une clairière je pénètre dans un cône de lumière ascendante, et la pensée informulée qu'il serait bien facile d'utiliser la carabine pour m'affranchir de la pesanteur charnelle fait que d'un geste non voulu j'abaisse la fermeture de la combinaison ; l'air coule autour de ma poitrine sur laquelle mes doigts rencontrent la pierre juxtant le petit sachet de cuir, dont l'habitude m'a fait oublier le contact.

Je les prends tous deux dans ma main ; la chrysoprase mousse est lisse à ma peau et les bandes vertes y chatoient ; elle m'a été donnée en des temps reculés, je ne me rappelle plus bien par qui. Je sors de son étui le fragment de corail qui soudain scintille et s'irise.

Pierres magiques en vérité puisque, tandis que je les caresse de l'extrémité de mes doigts, montent les volutes de souvenirs et se solidifie, à les contempler, l'affirmation qu'il est encore trop tôt et que toute tentative de libération ne serait que raccourci fallacieux. Il me faut au préalable unir transparence et matité, et découvrir les affinités que je pressens exister entre la chrysoprase et le corail.

Pierres magiques puisque l'effleurement tactile se joint à l'appréhension mentale, annulant les ruptures qui visent à l'éclatement et les transformant en une attraction qui soude d'un coup à l'instant du plus grave péril l'unité en voie de désagrégation.

Je les remets soigneusement à leur place et, tandis que je repars, je contrôle l'accessibilité des chargeurs.

8

Elle s'est révélée alors que j'atteignais l'extrême pointe d'un éperon. J'avais en écrasant des schistes noirs délités, souvent accumulés en tas informes, déplacés et renversés aussi par des genévriers fastigiés dont la croissance lente et puissante disjoint les couches minérales feuilletées.

Au bout de l'éperon, contre le ciel, un ours brun m'a regardé avec méfiance, s'est dressé sur ses pattes postérieures en retroussant les babines et, pivotant sur lui-même, a dévalé la pente au petit trot.

Elle s'étalait beaucoup plus bas, mouchetée de blanc, lumineuse plus que colorée, papillotant de réverbérations sans nombre. Ensermée par la courbe sans encoche d'une baie, elle encerclait à son tour les murailles d'îlots rocheux. L'horizon se fondait dans une brume gris bleu.

Les limites qui la séparaient de la terre étaient précises. Deux mondes se côtoyaient sans se pénétrer, car ce n'était pas pénétration réciproque cette abondance d'anfractuosités et de promontoires mais terrains annexés aussitôt que conquis. Nulle zone imprécise, partagée, n'indiquait l'existence d'une terre de personne et de chacun, d'un compromis bâtard et flou.

Au pied d'autres collines, très loin, il me sembla discerner des filets de fumée. J'avais peut-être gagné mais je ne me rappelais plus ce qui était en jeu ni s'il y avait un enjeu.

Je suis descendu vers la mer.

TROISIÈME TEMPS

1

Avant même que la porte résonne sous les coups de bélier qui se répercutent en vibrations assourdies dans l'épaisseur des murs de rondins et courent sèchement sur le sol de terre battue, l'aboiement des chiens, plus dramatique qu'à l'ordinaire m'avait alerté. J'ai acquis l'habitude de franchir d'un bond l'engourdissement du réveil et suis debout, tenant d'une main la carabine, cran de sûreté abaissé.

Le vacarme s'amplifie très vite ; les craquements annoncent la rupture imminente de la barre de chêne poussée la nuit en travers de la porte. Dans la cour des vociférations se mêlent aux aboiements et, à l'intérieur, leur répondent de hâtifs cris d'alarme et un battement précipité de pieds nus. Soudain, de ce tohu-bohu jaillissent les hurlements stridents des femmes.

Le bruit d'un torrent cognant contre des rives trop rapprochées m'indique le succès initial des assaillants qui, après être venus à bout du premier obstacle, s'engouffrent dans le vestibule. Une voix puissante clame des injures écrasées par l'effort, dont le sens est indiscernable. Des entrechoquements de bronze sonnent, accompagnant les pulsations des clans affrontés. La boule compacte du vacarme s'enfle et décroît spasmodiquement.

Les trépidations s'atténuent, signe qu'ils vont probablement en venir aux mains. Je ne suis pas pressé d'intervenir. Dans le conglomérat d'une mêlée où s'annule la distance nécessaire pour utiliser les armes, je deviens impuissant.

Les voix rudes s'étouffent et les thrènes des femmes s'élèvent d'autant plus haut, modulés comme il convient, en dépit de leur terreur qui a tout lieu d'être authentique. Prudemment je m'approche du nœud de la violence où de nouveau se développent les beuglements. À mesure que j'avance gémissements et halètements diversifient le tumulte informe ; mais à peine l'ébauche d'un rythme commence-t-elle à organiser ce chaos, à scander de façon bien imprécise les allées et venues de la bagarre,

qu'elle s'engloutit derechef au sein de la confusion générale et incompréhensible. Des aigus et des basses enfilent les couloirs et se réverbèrent en interférences qui mélangent les sonorités vocales significatives de colère, d'épouvante ou de victoire, en un magma informe.

Je ne serais pas surpris de découvrir dans la longue salle en lieu d'hommes deux bandes de taureaux affolés par un coup de lune, entremêlant leurs cornes, soufflant des naseaux, martelant le sol de leurs sabots, saouls de l'odeur du sang. Et voici que je me surprends à hâter le pas, aspiré par ce noyau discordant mais dense, unique réalité surgie du silence de la nuit, dont les ondes sonores chaotiques convoient une contraignante force d'attraction.

L'espace est plein, étonnamment, d'une compacité qui ne laisse place à aucun interstice, d'autant plus épaisse que les peu nombreuses torches de résine projettent de faibles lueurs jaunâtres et que les tisons du foyer central tachent seulement le plafond d'un rougeoiement incertain. Cet agglomérat condensé par la haine semble presque immobile, corps énorme à la respiration rauque.

Assourdi par l'excès de bruit je n'entends plus rien maintenant que j'ai atteint les frontières de ce tourbillon qui gire sur lui-même, continûment, nébuleuse primitive à rotation lente.

Je reste appuyé au chambranle, réduit à l'inaction, car il m'est impossible de séparer amis et ennemis dans ce fouillis de nez, de bras, de cheveux, aussitôt engloutis qu'émergés. Un javelot frôle mon épaule, se fiche en vibrant dans la paroi de bois. Je retraite derrière la cloison, indécis, éberlué par cette turgescence des puissances de la terre, prolifération de lianes ou d'herbes qui s'étouffent mutuellement. Carabine à demi épaulée, j'attends.

Mais ne sont-ce pas signes précurseurs de dislocation, ces fragments expulsés de la mêlée originelle, qui retrouvent même un semblant d'individualité tandis qu'ils se traînent sur le sol ou titubent avant de s'effondrer contre une paroi ?

Alors, avec une rapidité surprenante, le magma apparemment inextricable se pulvérise sous l'effet de ses antagonismes internes en petits groupes de combattants, duellistes acharnés aux gestes précis. L'espace s'est ouvert et simultanément débouche dans mes tympans les cliquetis des haches et des épées de bronze, au-dessus du souffle saccadé des guerriers fourbus et des plaintes des blessés. Accoutumé à la pénombre je m'efforce de distinguer les ennemis mais pour moi ces visages barbus et luisants se ressemblent tous, et la mobilité des silhouettes s'est accélérée à la suite de la désagrégation.

C'est pourtant le moment d'intervenir ; des ombres s'affalent, d'autres refluent vers moi ; un regroupement s'esquisse.

Je tiens ma cible : un colosse a renversé le vieux roi contre la margelle du foyer central ; d'une main il lui serre la gorge et le

vieux tente sans espoir d'écarter le manche de la hache. Dans la lunette de visée la tempe s'inscrit à la rencontre des lignes de foi. J'appuie sur la détente. Il s'affaisse mollement.

Silence.

Silence.

Incrédule, je glisse doigts et regard le long du canon ; tout est normal. Mes balles sont coulées dans un alliage très vulgaire et leur effet que je connais bien opère dans l'espace, non dans le temps. Pourtant ce sont des figures intemporelles qui peuplent l'espace ; à quatre pattes, allongés ou soutenus par leurs piques ils ont d'un coup été pétrifiés, laissés en arrière par le temps qui continue à se mouvoir pour moi, mais également, constatation rassurante, pour les torches dont les flammes vacillent irrégulièrement.

J'évolue autour de formes congelées dont les yeux s'ouvrent sur le vide, des formes cataleptiques ponctuant la longue salle muette. La détonation que j'ai à peine entendue a résonné pour eux dans le volume étriqué de cette salle, aussi durement que le coup frappé par un dieu sur un gong céleste annonciateur d'une décision définitive.

Unique survivant d'une terre glacée je contourne les colonnes inaltérées par le choc cataclysmique et le désir me vient de les tuer tous, ce qui réintroduirait peut-être le temps grâce à la décomposition successive à la mort, car, en dépit de mon étonnement anesthésié par la disproportion entre la cause et l'effet que j'en attendais, la présence de ces découpures hypnotiques me gêne, angoisse vague provoquée par cette fin du monde, annonce d'une éternité non concevable qui fait de ces vaincus une énigme infiniment plus dangereuse pour moi que ne l'eût été mon impuissance ; et il en résulte que, bien loin de sentir mon pouvoir exalté, je me retrouve diminué par le côtoiement de cet état qui, esquivant mort et vie, n'a plus sa place dans les secteurs de ma pensée ; dont pourtant j'ai été involontairement responsable.

J'erre sans but, méandrant entre ces prunelles froides qui ne me regardent plus, projeté à nouveau dans la solitude qu'un quelconque de mes gestes, fût-il dirigé par un désir de participation, suffit à élargir autour de moi ; solitude neutre et plate, dont je désirerais sans doute vouloir sortir, car demeure en moi un noyau qui persiste à la refuser.

2

Le vieux roi s'est le premier hissé sur les berges du temps, une grande surprise inscrite au fond des orbites, une surprise révérencielle qui débordait les yeux, haussait les paupières, accentuait les poches noircies. Je me suis penché sur lui pour le

retrouver mais il me repoussait de toute sa dévotion. Il a murmuré :

— Es-tu donc un dieu ?

Doucement, en souriant pour ne pas l'effrayer, j'ai secoué la tête négativement et j'ai compris qu'il ne me croyait pas.

Alors, l'un après l'autre, en une succession fluide et ininterrompue, ils se sont réchauffés. Leurs gestes étaient lents et sans heurts, et à mesure qu'ils reprenaient possession de leurs corps ils sortaient, tête baissée, thorax rentré, défilé silencieux d'ombres sans consistance qui glissaient dans la nuit. La même humilité craintive a poussé les habitants du palais à s'agglomérer dans un angle obscur où ils sont restés entassés accroupis sur leurs talons.

Une désarmante lassitude s'est abattue sur mes épaules, a délié mes tendons. Morts et blessés, dont le sang se répandait en flaques encombraient le sol. Le roi ne voyait que moi. Je les ai désignés de la main et d'un ton que j'entendais morne, je lui ai dit d'ordonner qu'on s'occupât d'eux. Il s'est redressé péniblement et très bas — mais sa voix résonnait dans le vide — il a commandé qu'on agisse suivant les règles. Les autres sont revenus dans la lumière et sans un mot, deux par deux, ils ont soulevé les formes étendues, rejetant dans la cour ceux du clan assaillant, allongeant les leurs au fond de la salle et transportant les blessés près du foyer. Mais, durant toutes ces opérations qui se déroulaient en une sorte de ralenti — du moins en avais-je l'impression — ils évitaient de me regarder.

Je me suis assis sur la margelle du foyer et j'ai posé la carabine sur mes genoux, sans autre conscience que celle de la durée qui s'écoulait. Il y avait cinq blessés. Trois vieilles femmes enveloppées de noir sont entrées et se sont baissées sur eux. Je les voyais sans intérêt palper les corps, éteindre le sang. L'une d'elles, à demi courbée, s'est approchée du roi et lui a murmuré quelques mots à l'oreille. Cela ne me concernait pas.

Le roi s'est agenouillé devant moi. Je ne m'en suis aperçu que lorsque j'ai senti ses mains toucher mes genoux. Il parlait et sa voix tremblait :

— Seigneur, mon fils va mourir, tu peux le sauver si tu le veux ; il est mon seul fils.

Accablé par son audace il se tait. Que m'importe son fils ? Que m'importent ces lieux où j'avais cru découvrir un havre ?

Il recommence à parler d'une voix cassée ; les mots rocaillieux, à peine audibles, n'ont pas de sens mais à mesure qu'ils s'accumulent ils me contraignent à la manière d'une incantation. Je voudrais dormir et je me lève, tiré par ce tissu serré de paroles qui halent mes membres sans entamer la coquille vide.

La blessure au cuir chevelu de cet adolescent blond n'est pas grave mais la fièvre le brûle. Je me souviens. Il n'avait pas paru

depuis plusieurs jours. Peut-être une infection. Les médicaments sont dans la trousse, loin, dans ma chambre. Trop loin. Mais l'incantation tenace s'enroule, me fatigue.

— Envoie chercher mon sac.

À quoi bon être venu jusqu'ici ? Je n'ai rien à dire, à personne ; je ne veux rien, je ne regrette rien. Étale, je ne reprends vie que dans l'action.

Je tire la trousse du sac. Leur organisme doit réagir violemment par manque d'accoutumance. J'injecte une faible dose.

— Qu'on le couche.

Je m'assieds, appuyé contre la paroi, la carabine entre les jambes. Ils ont tous quitté la pièce, même les blessés, même ceux qui y couchent d'ordinaire.

C'est bien.

Tout est vide ; je suis las.

3

Ils ont certes un esprit plus délié que tous ceux rencontrés jusqu'à présent et leur langage traduit des subtilités qu'il m'a fallu un certain temps pour assimiler. Pourtant cette langue d'une grande complexité reste alourdie, empêtrée dans les mailles d'un filet que je n'ai pas reconnu aussitôt, en dépit de son omniprésence. La fatalité protéenne manifeste son emprise dans chaque phrase par l'intermédiaire d'une série compliquée de temps et de modes.

Ils disposent d'une forme spéciale pour indiquer le résultat présent d'une action passée qui se poursuit inévitablement et ne peut en aucun cas être annulée ; d'une autre pour préciser ce qui doit avoir lieu et elle ne suggère aucune chance de modification ; d'un nombre important d'expressions très nuancées qui affirment la nécessité d'accomplir un acte, nécessité tout extérieure et, me semble-t-il, arbitraire. Le présent par contre est utilisé pour exprimer le futur immédiat, tant la coulée de la durée leur est naturelle ; ils ne conçoivent pas la possibilité d'une bifurcation soudaine, dans l'instant.

La notion même de volonté reste indécise ; sans que cela soit toujours dit expressément, le vouloir se rapproche d'un vœu, d'une excuse, nullement envers les hommes qui obéissent en aveugles mais à l'égard de la réalité diffuse qui les enveloppe. Vouloir n'est, je crois, qu'interpréter en vue d'une action humaine cette lourde permanence, jamais individualisée dans son existence ni dans ses motifs. Les chefs de clan qui sont aussi les juges en profitent pour rendre des sentences uniquement destinées à mieux asseoir leur pouvoir exclusif, qu'ils considèrent d'ailleurs, et chacun avec eux, comme une émanation de la

fondamentale puissance contraignante.

Chose curieuse pour moi, le mode qui sert à exprimer la volonté est aussi celui de la délibération, de l'incertitude sur le parti à prendre, comme s'ils craignaient sans cesse de substituer leur volonté propre à celle de la terre, ou de la nécessité. Les deux, finalement, me paraissent synonymes, globe dont le même filet enserre le volume, mais je crains de mal comprendre.

Leur vie, c'est une coulée de limon qui s'écoule lentement, homogène et visqueuse, animée d'un imperceptible déplacement. La continuité est toujours là. Certains verbes comme manger ne se conjuguent qu'en impliquant une élongation du temps. Et il est vrai que ne peuvent s'imaginer dans l'instant ces réunions autour du foyer central, lorsque, dans la cour, les quartiers de bœuf cuisaient à la broche et que l'odeur croustillante de rôti réjouissait leurs visages rutilants. Ils lançaient des plaisanteries obscènes qui provoquaient des rires profonds et nous arrachions à belles dents les côtes craquantes, mains dégoulinantes de graisse chaude...

Le présent aussi — mais existe-t-il vraiment ? — s'utilise pour indiquer la permanence, même quand il s'agit d'un fait lointain. Il leur est naturel que les formes de la nécessité subsistent, relie le passé au présent, sans faille, et les interminables palabres sont constamment mêlées d'affirmations sentencieuses dont je parviens difficilement à déterminer si elles s'entortillent autour de l'état actuel des troupeaux et de la moisson, ou si au contraire elles sont maximales préservées par les générations successives et imbriquées. Je les reconnais à ce que personne ne les met en doute alors que les positions plus personnelles déclenchent des violences que l'on sent couver avant qu'elles n'éclatent. Alors ils s'envoient leurs calebasses à la figure, s'empoignent brutalement et sortent de la grande salle en se lançant des injures sonores.

Chez ces hommes fiers de leur force, toujours prêts à soulever d'une main une pierre énorme ou assommer un bœuf d'un coup de poing, une imprécision fondamentale obscurcit la pensée, même celle des chefs. Il leur faut entourer le mot le plus ordinaire, le banc, la hache, la broche à rôtir, d'une auréole d'indécision par l'adjonction d'un monosyllabe généralement qui ajoute de la confusion, qui en ajoute pour moi du moins, car pour eux il fait corps avec le mot et l'ensemble est prononcé d'une seule émission de voix.

Le passif est d'usage courant. Il semble qu'ils ressentent une gêne à décider qu'un homme a volé un bœuf. Ils préfèrent dire que le bœuf a été enlevé par le voleur, et cela sous-entend que le voleur lui-même a été guidé par une force non mentionnée, ce qui au demeurant n'atténue en aucune façon la gravité de la faute. La chaîne des causes remonte implicitement jusqu'à

l'indétermination fondamentale, seule efficiente. Je présume qu'ils ressentent leur violence comme une passivité soumise aux inévitables effluves qui les poussent.

Et soumises à leurs destinées sont leurs femmes aux hanches larges qui enfantent leur nombreuse progéniture pour garder leurs troupeaux dans leurs fécondes prairies. Mais, tandis que je ne peux employer qu'une seule forme indéfiniment répétée de possessif, ils usent de tournures compliquées mettant en valeur la réalité de la possession, ou la rappelant pour mémoire. Possessions claniques d'ailleurs. Ils vivent en larges groupes dans des maisons de pierre et de bois obstinément reconstruites et agrandies, entourées d'une palissade, qui s'étale sur de vastes surfaces.

À ce propos encore je suis embarrassé par ces verbes presque toujours précédés d'un préfixe qui abolit l'individu et rappelle le caractère collectif tentaculaire. Et moi-même je plongeais avec une jouissance un peu trouble dans ces odeurs fortes de cuisine et d'hommes serrés en groupes compacts, dans le flot de cette camaraderie charnelle. C'était peut-être de redécouvrir la garantie de la sécurité qui m'avait séduit.

Cette communion qui ne fut jamais sans doute qu'illusoire s'est rompue. Assis sur l'extrémité sèche du promontoire où l'ours m'accueillit, je caresse les deux pierres énigmatiques. Les bandes vertes de la chrysoprase et le corail rassemblent les strates du ciel crépusculaire. Elles sont douces et dures et lisses sous mes doigts.

Il me reste la grenade et un chargeur presque vide. Hier en nettoyant la carabine j'ai constaté avec inquiétude une usure anormale du ressort récupérateur. Ma puissance s'effrite à chacune de ses manifestations. Mon briquet s'est vidé.

Le vieux roi est intelligent, il use habilement des passions des chefs de clan. Mais depuis que je l'ai sauvé et que j'ai guéri son fils, il me craint et je le sens en regardant ses yeux clairs qui se brouillent en ma présence. Je doute qu'il me sache gré de mon intervention ; j'ai scandaleusement modifié ce qui devait être et il a probablement oublié qu'il m'en avait lui-même adressé la prière. J'ai rompu de ma foudre une maille qu'ils ne sauront pas réparer.

Ils ne me croient pas plus fort que la nécessité qui enveloppe la terre et suinte du sol. Seulement un objet de scandale qui a quitté, nul ne sait pourquoi, le royaume lointain des dieux qu'ils vénèrent comme des étrangers puissants et susceptibles ; un irresponsable qui partira pour des motifs de lui seul connus, en les abandonnant dans un monde plus difficile où s'est ouvert un carré de liberté dont ils ne sauront que faire, mais qui les troublera et risquera de provoquer la colère incompréhensible de l'antique Destinée.

Ils ont peur de moi. Ils osent à peine s'insulter et jouir de leur violence. La pesante puissance les absolvait ; ils sombraient dans la mort sans vaciller comme ils massacraient sans inquiétude. Depuis que je me suis inséré parmi eux, un condamné peut espérer. Leur langue qui répondait à toutes les questions s'est soudain rétrécie et un malaise indéfinissable les a envahis.

4

— *As-tu entendu parler, étranger, d'un labyrinthe dont un roi forma le plan dans son esprit et qu'il fit creuser au flanc de la montagne ? En imaginant ses mille circuits, ses routes sphériques qui reviennent en rond de çà et de là sur elles-mêmes, apprends son cours circulaire, te représentant ainsi les coudes glissants de ses chemins brusquement repliés. Par ses évolutions il s'enroule subtilement en couloirs composés d'une façon tantôt manifeste et tantôt secrète. Il te séduit dans tes courses ; il se joue et se moque de toi par les retours de l'espérance, comme un songe qui t'abuse par des visions vaines, jusqu'à ce que le temps qui règle la comédie se soit écoulé, et que le trépas, tramant tout dans l'ombre, t'ait reçu sans te permettre de réussir à gagner la sortie.*

— *Pourquoi me dis-tu cela ?*

— *Tu es audacieux, étranger. Il me semblait que des femmes mortes s'approchaient nuitamment en vêtements de deuil ; elles voulaient t'emmener et t'attirer vivement sur leurs sièges ; il me semblait que tes divinités tutélaires étaient impuissantes à te défendre.*

— *Que me conseilles-tu ?*

— *Tu es comme ivre et douloureux. Là-bas où il n'est pas de mort, où il n'est que triomphe, tu veux aller.*

— *Et où me diriger ?*

— *Ardus les deux chemins, ardu. Là-bas peut-être en ta demeure descendre, ou bien à l'intérieur du ciel ; ou bien encore ici-même sous la terre descendre.*

— *Me faut-il partir ?*

— *Comment pourrais-tu l'éviter, étranger ? Bientôt nous abattons du bétail ; alors le sang coulera.*

— *Je suis seul et las.*

— *J'ai beaucoup voyagé, beaucoup appris, j'ai mis à l'épreuve bien des intelligences. Pars sur la mer profonde et accomplis l'acte valeureux qui te sied ou attends dans la grande salle ton jour de mort.*

— *Comment partir seul sur la mer ?*

— *Douze vierges et douze jeunes gens nobles, conduits par la nécessité, vont s'en aller pour être la proie du monstre au cœur du labyrinthe.*

— *Tu désires que je les sauve ?*

— *Le soleil suit sa course, étranger, et les fous ne le voient pas. Qu'importe que tu les sauves ! Ils ne peuvent ni ne veulent échapper à leur destinée.*

— *Alors pourquoi m'envoyer en ce lieu d'où l'on ne revient pas ?*

— *Afin que face à face tu te mesures avec ton ennemi.*

5

De toute évidence ils rament très mal. Il n'est pas besoin de connaissances nautiques pour s'apercevoir que la cadence n'est pas respectée, que les avirons s'enfoncent trop profondément tout près du bateau — s'il est permis d'appeler bateau cet esquif rudimentaire — ou au contraire effleurent à peine la surface en s'éloignant exagérément de la coque. Le parallélisme de deux rames ne se produit que par accident et nous sommes propulsés par des bouts de bois en désordre dont certains se dressent vers le ciel au moment où d'autres s'essaient à découvrir l'appui qui leur échappe. Cette confusion provoque inévitablement des heurts entre les manches des avirons et rend très difficile une progression constante dans une direction définie. Aussi en dépit du plan uni, presque métallique, de la mer et de l'absence de vent, avançons-nous en méandres inattendus, les côtes des îlots nous servant de points de repère.

Ils n'y mettent pourtant aucune mauvaise volonté et même déploient des efforts considérables pour ces résultats insignifiants. Leurs mains agrippent le cylindre de bois poli et la crispation de leurs visages indique la détermination. En fait ils manient les avirons comme des pieux qu'il leur faudrait faire basculer, le résultat de cette attitude terrienne étant qu'ils basculent effectivement de leurs bancs et s'empêtrent dans les jambes des autres rameurs, tandis que les bois s'entrechoquent sourdement.

Alors le bateau de peaux cousues, en raison de son faible tirant d'eau et de sa grande légèreté, pivote sur lui-même et il faut recommencer à chercher un semblant de rythme. Par moments je suis sur le point de retrouver la capacité de rire et certes je le souhaiterais.

Je les avais sentis confusément inquiets, tous les autres, quand je me suis avancé sur la plage alors qu'ils poussaient la seconde barque dans l'eau claire et quand j'ai sauté à l'intérieur en prenant appui sur le plat-bord.

Mon but, le sens de cette attitude pour eux étrange, ils ne l'ont pas compris ; et cependant, déjà mêlés à la stupéfaction, se devinaient plus que ne se voyaient les prodromes de la colère et

de la crainte. Rassemblés dans la lumière incolore du matin, les chefs de clan couverts d'ornements de parade en or et en cuivre, ils formaient un demi-cercle dont j'étais le centre, et dans les mains de certains tremblaient les épées et les haches de bronze mates, car le soleil n'était pas assez haut pour les faire scintiller.

Trop mates pour leur permettre d'agir, d'exciter rapidement leur lourdeur qui aurait réclamé l'éclat brillant du jour pour se mouvoir brutalement. J'accomplissais un acte sacrilège en osant prendre place dans l'une des barques consacrées qui ne devaient contenir que les victimes désignées. Sans doute, plus tard, ils délibéreraient et, plus profond en eux, s'infiltrerait la peur que j'interrompe l'accomplissement du rite qu'ils avaient si soigneusement tenté de me cacher, allant jusqu'à me faire boire ce narcotique épais et noir que j'avais neutralisé grâce à mes dernières pilules.

Les rameurs, inconscients, ont obéi à mes ordres et les deux barques se sont éloignées de conserve, entraînées par le courant du détroit.

Les six vierges sont assises en ligne, à même les longerons centraux qui maintiennent l'armature de bois courbe, empaquetées dans leurs voiles blancs, immobiles et silencieuses, ainsi qu'il convient à un lest indispensable pour que l'esquif ne chavire pas. Les jeunes gens, nus car l'effort les a fait rejeter leurs robes safranées en tas au fond du bateau, ne portent pas d'armes ; je n'en suis pas surpris. Comment des victimes consentantes pourraient-elles arborer les signes extérieurs d'une révolte éventuelle ? Ce point est pourtant d'importance. Je peux dormir en sécurité quand au soir nous abordons en quelque crique et tirons l'embarcation au sec.

Mais ils ne prennent pas garde à ma présence. Depuis longtemps ils ont été préparés à leur rôle et en sont à ce point pénétrés qu'une brume extatique embue leurs yeux. Seul, le plus noble d'entre eux connaît les amers appris par cœur qui lui permettront de s'orienter à travers le semis d'îlots rocheux qui nous rapprochent de jour en jour de la grande île où s'achèvera notre navigation.

Il ne fait pas très chaud mais l'absence de toute vibration dans l'atmosphère est gênante et je me tiens à la proue, espérant le frôlement d'un souffle. Notre progression est trop lente pour agiter l'air et la barque ne laisse pas même de sillage derrière elle. Peut-être en raison de ce calme où nous nous mouvons l'enchevêtrement constant des rames et les culbutes des rameurs me paraissent particulièrement grotesques.

Grinçante bouffonnerie que celle de ces condamnés à mort, consciencieux et appliqués, désireux manifestement d'arriver à destination dans les délais prévus et trop soucieux de remonter sur leurs bancs pour s'apercevoir qu'ils traversent un monde sans prise pour eux tant il est différent du leur. Ils le compren-

nent d'ailleurs si peu qu'ils nomment la mer « la plaine », absurde amalgame entre cette épaisse coulée liquide et le foisonnement végétal des vallées limoneuses.

Sans me l'expliquer je commence à partager leur impatience qui peu auparavant me semblait risible. L'affrontement attendu avec ce monstre hypothétique a-t-il seulement un sens ? Sans doute j'ai déchiré quelque chose et ne suis plus à même de m'arrêter. En moi il n'y a rien sinon cette aimantation vers un combat douteux. Le trouble que je ressens a, je crois, pour origine ma récente répulsion envers l'épaisseur massive du peuple que je viens de quitter et le malaise éprouvé à sentir la présence du filet serré qui les plaquait tous au sol, cependant qu'une sorte de fatalité, dont j'ignore au fond si elle est tellement différente de la leur, me guide vers un but injustifiable qui pourrait bien n'être qu'ultime mystification. Il me reste toutefois la possibilité de la présumer différente du fait de ma solitude qui s'oppose à leur grégarité.

Aucune de ces réflexions n'aboutit à une conclusion satisfaisante.

Une montagne d'acier bruni en contre-jour figure un triangle apparemment équilatéral, coupé dans sa partie supérieure parce que est sans doute tournoiement circulaire de mouettes mais, écrasé par la perspective, donne l'impression d'une ligne horizontale. Nous dérivons vers cette paroi parfaitement unie qui, au moment où je la croirai définitivement impénétrable, révélera soudain le sable pâle d'une anse au bas d'un cône d'éboulis.

Jour après jour il en est ainsi. Une fois de plus, lorsqu'ils auront halé le bateau avec des cordages, je sortirai de mon enveloppe de plomb, je gravirai la ravine et m'assiérai sur un rocher dans l'air frais du soir, heureux d'être monté en écrasant la pieraille, et j'écouterai les frémissements des courants aériens rasant la montagne et sifflant dans les interstices des amoncellements rocheux.

Ils dorment sur le sable enfouis dans l'ombre des pentes, et tranquille est leur respiration régulière.

Seules deux pierres attestent que j'ai par deux fois rencontré des présences amies ; mais je n'ai pas su dire les paroles qu'il fallait, accomplir les gestes qui convenaient. Peu importe, je les sens contre ma poitrine.

QUATRIÈME TEMPS

1

La ville s'arrondit autour des replis du palais, petit cercle soudé au vaste cercle de l'île. Du moins l'ai-je entendu dire car franchir l'enceinte m'est interdit. Le tronc de cône blanc et solide de la montagne surplombe la ville mais ses pentes s'aplanissent à distance des murailles. Le sentier qui conduit à cette éminence, plutôt colline que montagne, absolument prohibée à quiconque, ne s'ouvre que lors des cérémonies solennelles où le peuple s'y porte en masse compacte. Encore est-il canalisé par des rangs de soldats en armes qui empêchent le flot de s'étaler au-delà du couloir autorisé.

À flanc de coteau s'ouvre le labyrinthe.

C'est un mot qu'il faut éviter de prononcer. Il envahit la conscience de la cité, de l'île tout entière peut-être, mais il s'y cache, comme est dissimulé son accès que seuls quelques magistrats mi-civils mi-religieux connaissent.

La ville est ronde sans doute ; et de la terrasse sur laquelle ouvre la blanche cellule carrée où je dors je distingue nettement sa forme circulaire. Mais les rues étroites se sont ramifiées au hasard ; elles contournent un sanctuaire ou un entrepôt, bifurquent soudain pour laisser place à une fontaine d'eau douce, méandrent sans raison apparente, de sorte que j'y puis me promener de longues heures sans me heurter jamais au mur d'enceinte, et je bute sur les murailles du palais quand je m'en croyais fort éloigné.

C'est une ville proliférante. À toute heure la foule s'y condense, soyeuse et bigarrée. Mais, plus que les hommes, les objets l'envahissent. Ils débordent des éventaires, des boutiques aux profondeurs confuses, des marchés, des maisons d'habitation, ils se répandent à même les ruelles, au pied des fontaines, au long des murs ; ils s'accrochent aux fenêtres étroites, ils gravissent les escaliers et encombrant les terrasses, s'amoncellent sous les porches et leur entassement se devine dans les cours intérieures.

Toutefois en dépit de leur variété de couleurs ou de formes leur densité les unifie quand j'évoque la ville. Lourdes sont les plaquettes votives, les braseros, les figurines de bronze aux corps trapus ; les étoffes épaisses aux reflets sombres se plient sans cassure ; les torques et les bracelets d'or massif pèsent dans la main.

Les récipients surtout occupent la ville, de toute sorte, en bois, en corne, en métal, en joncs entrelacés, en céramique, en pierre creusée, lisses, bosselés, nus, peints à décors géométriques ou animaux, intaillés, ciselés, sphériques, rhomboïdaux, aplatis, allongés ; ils s'exposent partout, collés au sol ou aux plates-formes qui les soutiennent, vides ou emplis de vin, d'huile, de fleurs, d'olives, de fruits, de poissons... objets empilés dont l'opacité ferme le ciel.

Les bateaux aux carènes peintes ne cessent de décharger leurs cargaisons, offrandes avidement attendues, immédiatement avalées par les immenses entrepôts qui bordent le port en dehors de l'enceinte d'où nul ne peut plus sortir après y avoir pénétré, à l'exception des portefaix qui effectuent les courts trajets jusqu'aux bâtiments portuaires ou transportent à l'intérieur de la ville les monceaux de vivres que chaque nuit les paysans viennent déposer devant les portes. Les boutiques regorgent de fruits, de pains, de poissons, de viandes, et pourtant les objets décoratifs ou utilitaires les écrasent de leur nombre et de leur permanence.

La couleur s'abolit par son excès même ; et si d'aventure je suis frappé par la chamarrure d'un bandeau de soie ou le pourpre d'une robe le souvenir s'en efface tout de suite. La blanche terrasse n'a pas davantage conservé sa rigueur ; orangers et citronniers émergent de caisses ou de jarres volumineuses, la font confuse et projettent leurs ombres vagues et tremblantes sur les dalles. Je ne connais pas le palais, roulé en replis impossibles à dénombrer, fermé sur lui-même, ville dans la ville. Je pressens une toile compliquée au cœur de ces bâtiments accumulés ; partout sont postés des hommes en armes. Ils m'ont aussitôt séparé de mes rameurs dont, à peu de chose près, ils parlent la langue ; ils ont confisqué mon poignard car les armes sont interdites et m'ont laissé emporter le reste de mon équipement ; puis ils m'ont conduit sur cette terrasse.

Je ne sais plus ce que je viens faire ici. Le vin noir m'engourdit et les femmes parfumées, aux seins lourds, me plongent dans un sommeil sans rêves. Nous regardons les bateaux colorés qui s'amarrent au môle et supputons avec chaleur la nature des tributs qu'ils convoient dans leurs cales. Je fais la sieste, allongé contre le flanc d'une blonde amoureuse qui travaille aux lointaines cuisines et me gave de brochettes épicées et croustillantes.

Ma montre ne fonctionne plus. Que m'importe désormais le calcul du temps ! Au mur de ma chambre j'ai accroché une natte verte au centre de laquelle un tissage savant déploie les tentacules d'un poulpe noir, et j'aime la contempler.

J'ai cru comprendre que dans quelque temps, on me demanderait de travailler, comme scribe certainement puisqu'un homme à la robe jaune et aux yeux scrutateurs a vérifié mon aptitude à tracer des caractères au stylet sur une plaquette d'argile. Cette occupation ne me déplairait pas. On m'a déjà fait don d'une longue robe de lin safranée, ample et souple, tellement plus agréable à porter que la combinaison sale désormais pliée dans mon sac.

C'est un peuple d'artistes ; j'aime lisser des doigts et de la paume les courbes harmonieuses des amphores. Par les mélodies chantées en chœur, à plusieurs voix, quand tombe la nuit, je me réintroduis sans effort dans la communauté au bonheur oublié. La fascinante beauté des mots et des choses, l'élégance des gestes raniment des souvenirs anciens, embrumés par les marches du cauchemar. La volupté m'a frappé de plein fouet, qui fut désagrégée elle aussi sous les coups de la fatigue hypnotique, et je m'étire en jouissant de mon corps rassasié. J'ai retrouvé mon île et la douceur de vivre. Peu m'importent les règlements sévères puisqu'ils m'évitent la tension des muscles aux aguets et l'épuisante menace de la solitude.

Si bien dissimulé, si absent, le labyrinthe n'existe peut-être pas, sa fonction purement symbolique étant celle de gardien, de conscience, assumant l'enracinement de la ville dans la splendide complexité de la terre. Le monstre légendaire qui l'habite serait projection du mystérieux palais où fleurissent les plantes flexibles des fresques. Sacrifiés au pétrissage d'une pâte plus riche, j'envisagerais volontiers mes grossiers rameurs à l'œuvre dans quelque atelier, apprenant à dégager de leur épaisseur primitive les purs modelés qui unissent l'homme au monde, découvrant les relations qui annulent la servitude oppressive.

Il est juste que de tous côtés affluent les offrandes, il est juste qu'il nous soit interdit de sortir de la ville, car ici est le centre qui a su porter à sa perfection l'organisation de la vie chaotique ; comme il est juste que des patrouilles veillent à interdire la violence car les rixes sont laides et rompent l'harmonie ; et que les corporations soient fermement et héréditairement établies puisque seul un lent apprentissage depuis l'enfance permet de conquérir la matière et d'y appliquer sa libre puissance de création. Sans l'ordre et les rites de la hiérarchie monterait le magma qui m'avait disloqué.

Ce que j'ai perdu en des temps très anciens renaît ici et je me laisse bercer par la paix retrouvée.

2

Mais une autre voix, d'origine inconnue, impose sa litanie :

— La ville est un entonnoir. D'ici tu ne peux la voir mais quand tu montes sur les terrasses tu la découvres telle qu'elle est et non telle qu'elle se raconte. Elle est conçue pour engloutir et de partout affluent les biens qui roulent au long de ces pentes vers le fond où ils s'incrument. Comme il en survient sans cesse de nouveaux ils s'entassent jusqu'à remplir la cavité qui finit par déborder, comblée, annulée par sa propre avidité sans mesure. Alors elle dégorge, elle vomit, elle rejette sans choix un mélange mal trituré dans la mer, dans les crevasses qui courent au pied de la montagne, dans les fosses ou les silos que des esclaves creusent aux portes des murailles, et qui se prolongent très profond sous la cité, sous le palais lui-même. La ville plonge ses fondations dans des monceaux d'excréments où elle suce le goût d'accumuler encore et toujours.

La ville est tentaculaire ; elle déploie en tous sens ses multiples bras visqueux pour amener à elle ce qui se trouve à portée de ses ventouses, et elle avale voracement ces proies, consentantes parce qu'elle est le centre que les étrangers révèrent.

La ville se veut juste. Les lois érasent sur la paroi lisse toute aspérité facteur de déviance. Suspect celui qui ne désire rien pour assouvir sa faim et sa soif de possession car il vit contre le peuple, contre son roi, contre sa cité, contre la liberté des autres à ne se rassasier jamais des nourritures de la terre. La ville ignore les souffrances de la rupture et du déchirement, elle ignore l'interrogation.

Et pourtant la ville a peur. Le cône de la montagne pointant vers le ciel nu et blanc, dépouillé de tout arbuste, éclatant de lumière, pèse en menace permanente. La ville le cache en interposant vélums et plantes grimpanes ; elle veut l'oublier et n'y parvient jamais. Alors elle a tenté de conquérir la montagne hostile en l'assimilant. Elle a creusé le labyrinthe dans ses flancs pour y déverser les offrandes les plus riches, les tendres chairs humaines. La ville ne peut vivre que si la montagne mange ; le labyrinthe la sauve ; il alourdit la montagne de l'entassement de son charnier et poursuit les lignes pures et lisses de son élan premier en un enchevêtrement étalé qui les renie.

Au centre du labyrinthe, au cœur de la montagne, elle a logé le dévoreur, le magicien qu'elle adore et qui la protège, le redoutable gardien de la ville et de ses richesses.

3

Le serviteur en robe écriue est venu me chercher et m'a précédé tandis que sous les frais portiques nous marchions vers une destination ignorée. Nous avons gravi des escaliers et traversé des cours ; les soldats de garde s'effaçaient devant nous. Sans hâte nous sommes entrés dans une belle pièce qui ouvrait sur un patio, une pièce ocrée, jaune et rouge, aux murs peints à fresque, ombreuse et tiède, où s'estompaient de grands animaux sur la paroi.

Hommes et femmes, ils étaient nombreux et calmes, assis ou accoudés sur des coussins multicolores. L'un d'eux s'est courtoisement levé pour m'accueillir. En approchant j'ai pu mieux distinguer son noble visage, ridé de fins sillons, perspicace et plein de l'expérience acquise par les années. Je me suis incliné et il m'a fait signe de m'asseoir sur un pouf de cuir brun. Face à moi la fille était belle et me regardait rêveusement de ses grands yeux sombres.

Cérémonieusement, quoique sans emphase ni affectation, nous avons bu du vin odorant. La femme regardait sa fille avec tendresse, et un homme plus jeune aux beaux traits lisses promenait nonchalamment ses doigts sur une sorte de cithare d'où vibraient de très beaux sons qui emplissaient la pièce de leurs accords et instaurent entre nous une communion qui n'avait pas besoin de mots.

Un serviteur a déposé une corbeille de fruits au centre de la pièce et un homme, dont le lourd collier d'or faisait écho à la barbe blonde, s'est penché pour choisir une grenade mure et presque éclatée qu'il m'a tendue.

Une grenade qui allait éclater...

Nos vêtements s'accordaient aux teintes chaudes des fresques et les nattes vertes prolongeaient les grandes jarres pleines de feuillages dans la lumière assourdie du portique.

Ils me fixaient parfois avec bienveillance et leurs sourires ne s'attardaient guère car j'étais déjà des leurs. Dans la chaleur atténuée de l'après-midi la douceur du cercle clanique me faisait pencher les épaules. Des silences pleins s'étiraient entre les phrases lentes et leur résonance se propageait en nous ; se tissait un réseau d'échanges et de relations qui nous rapprochaient davantage. Par-delà les mots, musique répétant sur un autre plan celle de la cithare, leur retentissement me joignait à la fille mince aux yeux sombres et entrelaçait le respect qui m'inclinait aux pieds du vieil homme.

Mon noviciat s'achevait. Probablement ces hauts dignitaires m'avaient fait observer à mon insu, avec sagesse, pour s'assurer que j'étais digne d'être introduit dans leur cercle. En moi se diffusait l'humble fierté d'avoir été reconnu et choisi pour pénétrer

dans une congrégation où l'art de vivre, plus subtil, procédait d'une science plus approfondie de la paix des corps et de l'aisance des gestes. Je perdais mes contours dans cette atmosphère fluide et me dilatais vers eux.

Un homme aux cheveux noirs se leva, s'avança vers la fille, la prit par la main ; elle se dressa en silence et tous deux marchèrent dans ma direction. Tout se déroulait ainsi qu'il se devait et je me levai également. L'homme âgé souleva ma main et la plaça sur la paume ouverte de la fille. Je sentais les doigts flexibles effleurer mon poignet et les regards des autres nous enveloppaient de leur grave approbation.

Ce fut tout. J'étais engagé et mon avenir suivrait sa courbe en compagnie de cette fille jeune et belle.

Un serviteur à la démarche féline m'a conduit dans cette salle entièrement mosaïquée où des poissons peints nagent dans une lumière d'aquarium. À mes pieds l'eau bleutée, parfumée, l'eau lustrale de la piscine est préparée pour purifier mon corps et délasser mes membres en vue de la cérémonie nuptiale.

Pourquoi ai-je renvoyé le serviteur qui voulait m'assister et attend sans doute dans le corridor, porteur de riches vêtements d'apparat ?

Une ouverture quadrangulaire éclaire à peine cette salle de bains où frémit la lumière liquide.

Une sonorité sourde monte de l'extérieur.

Par jeu je grimpe sur le trépied de bronze ouvragé et je regarde. Dans la cour trois soldats casqués traînent une loque à peine gémissante. Je descends.

Je détache l'agrafe de bronze poli sur mon épaule à la base du cou. L'eau s'étale translucide mais, plus haut, sur la mosaïque, s'arrondit une tache brillante. Le soleil décroissant n'est plus arrêté par les portiques et le point s'agrandit.

Je m'attarde à le fixer en caressant les deux pierres suspendues à mon cou. Les couleurs du prisme s'y décomposent et je ne vois plus l'eau claire. Le prisme ondule et se recompose en cercles concentriques qui envahissent mon champ de vision. Sur le mur les cercles colorés s'unifient en brillance incolore.

4

Je n'avais pas distingué la forme blanche, confondue avec la céramique dans une encoignure. Elle s'est relevée et se déplace doucement, très vieille femme au visage croisillonné de ridules et, comme elle s'avance droit vers moi, je m'aperçois qu'elle est aveugle. Pourtant ses gestes, tandis qu'elle ôte ma robe en la

pliant soigneusement, sont d'une parfaite sûreté et je m'en étonne.

— Quand on vit dans l'obscurité tous les autres sens s'affinent, étranger. Et même s'ouvre à la base du front une autre lumière.

Elle a dit les mots qui cristallisent les cercles colorés.

— Une lumière incolore, ma Mère ?

Elle acquiesce d'un hochement de tête et ajoute de sa voix chevrotante :

— Celle qui permet de trouver le chemin.

Le chemin perdu, absorbé par la pieuvre gluante de l'oubli...

Puis soudain :

— As-tu apporté le présent nuptial ?

Présent pour qui ? Pour quoi ? Je ne sais plus où je suis.

— Vite, va le chercher ; où habites-tu ?

Je le lui explique en quelques mots. Elle rit de sa bouche édentée, un rire de gamine :

— Nous logions dans ce pâté de maisons quand j'étais enfant. Dans la deuxième cave, en bas de chez toi, sous des amphores vides, il y avait une trappe écaillée qui menait à un souterrain. Nous nous amusions, mon frère et moi, à y descendre, mais il est tôt fermé par une porte métallique à trois verrous marqués du sceau royal, auxquels nul ne s'avisera de toucher.

J'écoute, envahi par ce visage sans regard qui pénètre plus profond qu'un œil perçant.

— Dépêche-toi d'aller chercher le présent. Je vais te faire sortir par une porte dérobée et dirai que tu t'es assoupi.

Je me hâte par les venelles populeuses. Elle m'a tout déversé, d'un jet : l'éveil, l'échappatoire, le chemin. Radotage de vieille femme soucieuse des formes et entraînée par ses souvenirs ou vision du troisième œil ? Je n'ai pas le temps d'y penser.

Je jette en tas dans un coin de ma chambre ma longue robe au tissu soyeux et me réintègre dans ma combinaison constellée de taches, dans ma véritable peau. Ne rien oublier, la carabine dont le chargeur ne contient plus que trois cartouches, la grenade, la torche et ses batteries de rechange, et puis — pourquoi pas ? — la gourde délaissée. Quelqu'un jadis, un vagabond me semble-t-il, me l'avait lancée avec insouciance. Il y reste encore quelques gouttes d'eau-de-vie ; tandis que je vais la porter à mes lèvres je m'aperçois de l'étrangeté de cette gourde assez volumineuse. En fait le corps même en est petit, mais la peau est entourée d'une liane très fine et résistante à la traction, qui s'enroule et se réenroule sur elle-même jusqu'à lui donner l'apparence d'une outre de bonne taille.

Allons-y ! Les amphores de la deuxième cave se déplacent aisément, la trappe vermoulue grince mais se soulève sans peine. Cavité au-delà plutôt que souterrain et tout de suite la haute porte de bronze. Les trois verrous sont d'une taille impressionnante mais, à les examiner de près, d'un mécanisme simpliste. Trois balles suffiront. Attention ! les trois dernières. Ensuite plus rien. Sais-je même ce que je trouverai derrière la porte ? Je peux encore tout inverser, retourner sur mes pas... et m'enliser dans l'assoupissement fatal.

Bref est l'instant laissé au choix. Ce n'est plus affaire de raisonnement. Il s'agit d'engagement total sur un versant ou son opposé. J'appuie le canon sur le sceau royal du verrou supérieur, je tire, le verrou se débloque ; au second ; au troisième ; la porte s'entrebâille d'elle-même. Au-delà un boyau encombré de débris de pierres qui s'obstruera peut-être dans un instant. Ma torche éclaire un squelette dont les os se dissolvent dans la poussière. Un rebelle lui aussi, qui a buté sur la porte de bronze. Mais l'image s'impose : s'il est venu jusqu'ici c'est qu'il y a une ouverture au-delà des murailles. Un salut au frère inconnu auprès de qui je dépose en offrande ma carabine inutile, et je repars, attentif ; le boyau monte ; parfois un éboulement terreux m'oblige à ramper. La pente s'accroît. Je me faufile, m'agrippe, je ne sais plus où je vais, je ne sais plus ce qu'est le temps.

Soudain, une fissure de lumière nocturne. Très étroite la fissure, envahie de végétation piquante, juste assez large heureusement pour que j'y glisse ma tête et mes épaules.

La nuit est calme, immobile, inondée de clarté lunaire où mon corps contorsionné introduit une note discordante. En quel endroit ai-je débouché ? Comment, désarmé, échapperai-je à la garde ? La réponse est immédiate. Trois soldats aux casques de bronze, en armures de cuir sont là, à quelque distance. Ils tendent en riant leurs gobelets à une femme voilée de beige jusqu'aux yeux qui leur verse à boire d'une amphore appuyée à sa hanche. La discipline s'est relâchée ; que craindraient-ils, que guetteraient-ils, eux, les gardiens symboliques de ce lieu où nul n'ose s'aventurer sinon celle qui leur sert à boire ? L'entrée du labyrinthe est donc derrière eux ; il me suffit de ramper en silence et d'entrer dans une grotte taillée dans le roc, d'aspect très ordinaire. On dirait un jeu aux règles biscornues.

CINQUIÈME TEMPS

1

Ainsi donc me voici à l'intérieur du labyrinthe et j'ai grand-peine à ne pas m'embrouiller en dévidant la liane. Tout s'est effectué avec une aisance qui, en d'autres circonstances, m'aurait sans doute paru déconcertante. Je m'enfonce dans ces couloirs aux parois tantôt lisses, tantôt rugueuses, torche dans une main, filin dans l'autre, grenade à la ceinture. J'adresse un sourire d'amitié au vagabond. Grâce à sa liane, nouée solidement à un surplomb, il me suffira de faire pivoter la gourde pour garder un lien avec l'extérieur, ne pas me perdre dans ces ténèbres censées annuler toute possibilité d'orientation.

Je n'éprouve aucune anxiété et j'ai beau me répéter que, quelque part dans ce labyrinthe de galeries, se tapit probablement un monstre, je n'y crois pas. C'est tout juste si je parviens à provoquer un frisson superficiel, enfant qui cherche à se faire peur en s'aidant de la nuit et jouit de sa terreur factice.

En réalité je m'amuse, je joue à je ne sais quoi et ne peux prendre au sérieux cette exploration. Mieux encore, une exultation me soulève dont la cause ne m'apparaît pas clairement. Je suis bien indifférent à ma puissance. Elle n'a pourtant jamais été aussi efficace ; les obstacles s'écroulent sur mon passage, constructions factices qu'un souffle suffit à faire voltiger.

Ce fameux labyrinthe pourrait, lui aussi, n'être que farce et, une fois libéré, qui m'empêcherait de partir pour vivre dans la lumière et la transparence ? Je vais jouer cette dernière partie ; après une parodique descente aux Enfers, éclatée la mystification de ces tunnels souterrains, j'en aurai fini avec le monde de la taupinière et m'en irai sans me retourner.

Il serait néanmoins préférable que je m'imprègne de l'existence du monstre. Aucun de ceux qui ont pénétré là où je m'avance allègrement n'est revenu à la surface. Si la grande majorité d'entre eux étaient consentants, ainsi que mes rameurs

tout prêts à se laisser mourir par persuasion, il devait en être de plus résistants.

À moins que tout simplement on ne les ait drogués au préalable ; une drogue empoisonnée à effet relativement lent, de la famille de la ciguë ou du curare. Si c'est le cas je ne vais pas tarder à buter sur des cadavres et des ossements, perspective peu agréable mais non particulièrement inquiétante. À y penser cette hypothèse est la plus convaincante : une énorme et assez meurtrière imposture ; un théâtre de marionnettes que le spectateur, quand il échappe aux enchantements de la comédie, balaye d'un revers de main. La cité tentaculaire, avide de richesses et de présents, a logé son symbole, le dévoreur imaginaire qu'elle adore et qui la protège, au cœur de la montagne. Tout naturellement elle lui offre des sacrifices humains, signes de son emprise au-delà des mers.

J'en viens à me demander si je ne ferais pas aussi bien de rebrousser chemin tout de suite, de me proclamer d'ores et déjà vainqueur du labyrinthe ; d'autant plus que ma torche, à la longue, va se décharger.

Ces réflexions ne m'empêchent pourtant pas d'avancer avec régularité. Tandis que scintillent des points lumineux sur les bosselures inégales du plafond rocheux qui ne cesse de s'abaisser, je m'aperçois que je n'ai hésité à aucun moment sur la direction à choisir. En dépit des bifurcations, des pattes d'oie, des carrefours qui se sont succédé, chaque fois, de mon pas tranquille, sans me poser de questions, la galerie que j'empruntais n'était pas celle qui s'offrait directement, face à moi ou descendant en pente douce. Au contraire il m'est arrivé, pour autant que je réussisse à rassembler des souvenirs qui se font confus, de tourner à angle droit ou de gravir des marches grossièrement taillées dans le roc.

Il me serait impossible de retracer mon itinéraire dans ce qui se présente maintenant comme un inextricable fouillis. Cette prise de conscience n'interrompt pas le rythme de mes cuisses ni n'entame la désinvolture de ma démarche qui s'accélère. Me répéter que tout se passe comme si j'étais guidé vers un lieu précis reste au niveau des notions intellectuelles sans toucher mon corps euphorique et engourdi.

Trop sûr de moi je ne me suis pas méfié du piège. Qu'aurais-je d'ailleurs pu changer ? Mon rôle n'est-il pas de m'introduire au cœur de la forteresse ? En place de panique une intense curiosité me pousse, peut-être piège elle aussi, dont je devrais me détacher. Mais il est préférable de lutter pour garder l'esprit clair sans gâcher d'énergie à contrôler les mouvements imposés aux muscles. Je m'assure toutefois que mes bras demeurent à ma disposition en tâtant la grenade. Les gestes sont exécutés correctement, oui, mais le temps de réaction est-il satisfaisant ?

Je m'enfonce dans un fond profond foncé, fosse fossile de profondeur faussée où se sont enfouis les fondeurs de fer fondus en flammes falsifiées où s'enfourment filaments fantoches...

Coup sec.

Choc.

Je trébuche, bloqué ; la ronde des mots se congèle d'où jaillit à nouveau une pensée lucide.

Conjointe à la terreur d'avoir côtoyé le précipice, la révélation que l'aspiration qui m'entraîne est bête. Elle a porté trop tôt le coup d'ordinaire ultime et n'a pas tenu compte de la liane, élément nouveau pour elle, que j'ai, dans l'état hypnotique qui me submergeait, oublié de faire coulisser, et qui s'est brusquement coincée.

À l'attirance diffuse et contraignante dont la succion incommode la masse de mon corps déformé par cet appel, s'oppose en sens inverse la traction linéaire du fil mince et résistant qui ne cède pas.

Déchiré par ces forces antagonistes, jambes frémissantes, muscles crispés, je m'efforce d'attendre, de récupérer mon pouvoir, fragment par fragment, et de guider mes doigts impatients de libérer le filin. Des gouttelettes de sueur glissent sur mon visage.

Une puissance plus redoutable que je ne la prévoyais habite ces cavernes brunes, présence sans doute fort proche, qui accentue à ce point son impulsion que mon regard se brouille à force de me précéder dans l'obscurité et de fouiller plus loin que le rayon de la torche.

— Méfie-toi ! Trahi par tes membres tu marches à nouveau et déjà commences à courir.

Je tire la liane qui résonne en se tendant et hâtivement la noue à la taille. Ventre scié par cette corde qui taillade les abdominaux je m'immobilise. Ma main gauche cherche une aspérité sur la paroi, s'y accroche ; je reprends mon souffle. L'attraction m'aspire.

Je dénoue et renoue le fil par saccades. Une fissure oblongue dans la paroi s'ouvre comme un œilleton. Tout était faux. Je flotte dans l'irréel. Il n'y a pas un seul Minotaure mais un ensemble de corps phosphorescents qui me permettent de distinguer sans précision leur stature sinueuse, leurs bras démesurés, ondoyants, aux ongles griffus, et leurs visages, leurs visages surtout, caricatures animales de mon visage d'homme, à la gueule fendue, aux crocs pointés. Ils se meuvent en courbes molles, presque nébuleux, dans cette salle circulaire sous une coupole aux blocs grossièrement appareillés, nombril du labyrinthe. Leurs griffes impatientes se tendent vers ce qui semble être l'entrée de la salle.

Le désir m'empoigne de remonter au long de la liane vers la nuit lumineuse. Mais ils sont là derrière moi, le chaman, la sorcière, le vagabond, le mage qui m'a lancé sur le canot et la vieille aveugle ; ils sont là tous les cinq, impassibles, ils attendent. Je ne peux pas les trahir, les voir se tourner, s'éloigner à jamais. Qu'importe le thorax comprimé par un étau de fer ! Je joue ma dernière carte, dégoupille la grenade et défais le nœud. Je sens à peine mon poids, emporté par le courant qui siffle vers l'ouverture ; je lance la grenade et tâche de m'aplatir, mains sur les oreilles.

2

Le vacarme de l'explosion compresse l'air, rupture absolue du silence, substitution d'un état d'expansion féroce à l'équilibre de la nuit ; le souffle lourd, assourdissant, vrombit, rabote l'angle de la roche, bouscule, rejette le milieu stable au sein duquel il a explosé et la terre frémit. Tympan endoloris et bourdonnant je m'efforce de me relever dans la poussière qui voile tout et j'ai peine à retrouver mon équilibre. Quand je lève les yeux des taches de lumière grise tournoient en grandes pales dans le poussier incolore strié de gouttelettes rougeâtres. Mes pieds sentent l'écrasement de mottes friables devenues inaudibles. Un bloc de pierre se détache et s'écrase en me frôlant. Bras écartés je titube, détrempe par une nausée fade.

Le nuage de poussière se dissipe, ou mes yeux s'accoutument-ils au pointillisme ? Mais où sont les corps ? Ils ont disparu, volatilisés par l'explosion, baudruches éclatées, comme s'ils n'avaient jamais existé. Ai-je été la proie d'un mirage ? Je chancelle dans l'absurde.

Bien sûr ils n'ont jamais existé ; ma technique sophistiquée n'a détruit que des excroissances fuligineuses ; ils n'étaient que les projections, les émanations de celui qui reste debout, massif, adossé au roc. Il dégouline de sang, la grenade ne l'a pas laissé indemne mais il me domine sans chanceler. Au fond de son antre ultime, sous la voûte reflet sardonique du ciel, il concentre la force. Son mufle humain de taureau à la gueule démesurée s'ouvre vers moi tandis que se tendent les bras, les tentacules encore et toujours extensibles qui vont m'encercler. Dans son immense œil convexe au-dessus des naseaux se reflète ce qui doit être mon image. Un assemblage discordant de tronçons mal raccordés, composant une posture dissonante, à demi fléchie, d'esclave ou d'animal, qui exsude la veulerie et l'indécision.

Diaphragme comprimé par le reflet, la fascination paralysante me densifie, roc parmi les rocs, incapable de mouvoir ces membres disparates. Un susurrement à peine audible s'irradie

dans mon crâne : « Ce fut ce que tu appelais “toi” », murmure le chaman qui me donna une chrysoprase. « Les branches du corail sont divergentes et harmonieuses tout à la fois », glisse la sorcière brune.

L'injonction est claire : il me faut vaincre la dislocation qui s'est accrochée, tenace, dans les profondeurs ; mais je n'ai rien que mes mains fragiles, et pas de pierre accessible qui puisse servir de massue, aussi vaine que soit l'entreprise. Pas de pierre. Nulle part ? Ignorant, oublieux ! La chrysoprase et le corail pendent à mon cou, deux présents lumineux qui introduisent l'éclat et la couleur au cœur du gouffre. Fuir, il n'en est pas question, mes jambes sont trop faibles. Les griffes guettent à la sortie de la rotonde ; il ne me reste qu'à charger droit sur lui, là où il ne m'attend pas. Je fais tourner la chrysoprase et le corail au bout de leur fil ; qu'importe la disproportion de taille avec le colosse qui veut me déchirer ! Le mesurable n'existe plus. Je me jette sur le torse qui m'aspire, je cogne les pierres sur le miroir de son œil.

Il s'effondre.

Stupéfait, je regarde cette masse inerte, énorme et les deux pierres, si petites. Je cherche des yeux un bloc de roche pour l'achever. Inutile. Il est déjà envahi par la rigidité et, sous ma torche, sa fourrure se défait, ses chairs se décomposent, les os pointent et commencent à s'effriter.

Mais le miroir de l'œil est encore ouvert ; les ombres de la rotonde, les irisations des pierres magiques y déroulent des formes qui s'organisent confusément. La mer y est miroir concave, inverse de la convexité de l'œil, dont les inclinaisons convergentes guident mon regard vers la ville, soudain dominée par cette masse exhaussée apparemment immobile. Au même instant l'ellipse sombre se fend en deux, tranchée par la ligne brisée d'une crevasse. L'éclair de terre élargit la rupture et se ramifie en étroits segments brillants. Les deux parties de la ville démembrée se redressent, semblent se stabiliser, puis, avec une lenteur qui va s'accéléralant, elles basculent à l'intérieur de la lézarde qui les sépare.

Alors la mer s'abat, sans fracas ni écume, en nappes inévitables qui s'étalent jusqu'aux flancs de la montagne, par-dessus ce qui fut la ville.

Incrédule, je contemple dans l'œil le lac silencieux. Les eaux hermétiques ne frissonnent pas. Elles se sont substituées à la terre et à la ville à l'instant même où celle-ci s'est effondrée. Peut-être ma stupéfaction a-t-elle pour origine cette soudaineté impavide dans l'imprévisible mise en mouvement d'un pareil volume.

L'hallucination se dissipe. Je n'en peux plus, je vais vomir. Je me retourne, serre la liane sur mon poignet et à pas incertains remonte le fil conducteur.

Je suis remonté la tête vide ; mon unique pensée était de ne pas lâcher la liane, mon unique crainte de la trouver rompue ; c'est seulement lorsque le fil de survie m'eût halé jusqu'à l'arche débouchant enfin sur la clarté de la nuit que j'ai commencé à réfléchir. Je me suis assis sur un rocher en surplomb pour récupérer la souplesse de mes cuisses. Mon regard s'est fait froid. Comment cette fois tromper la surveillance des gardes ? À moins que, espérance sans doute illusoire, ils n'aient été épouvantés par la sourde déflagration de la grenade et ses échos répercutés au long des galeries, ne les aient sentis comme une colère de leur dieu et n'aient couru vers la ville pour donner l'alarme. Je refusais de me bercer d'illusions. « Bois davantage » m'avait lancé le vagabond à qui je devais le fil salvateur. J'ai avalé les gorgées d'eau-de-vie rêche qui restaient au fond de la gourde. De la main j'ai salué les quelques-uns qui m'avaient soutenu et guidé, puis tendu la tête vers l'ouverture, prêt à retraire dans l'obscurité où les soldats n'oseraient pas me poursuivre ; repli provisoire et sans issue. « Mourons en homme », me suis-je dit théâtralement ; le théâtre, dernier levier pour surmonter la peur, et j'ai avancé.

Risible ! Risible ma terreur, risible la garde. Ils sont bien là tous les trois, mais étendus sur la pierraille, ronflant dans un sommeil d'ivrogne. Je me débats au centre d'un univers où le ridicule côtoie l'épouvante, rupture définitive avec ce que, il y a très longtemps, j'avais connu dans une société sans aspérités.

3

Je ramasse un javalot à tout hasard et m'enfonce sur le versant sud, cherchant des sentes imprécises à travers fourrés et halliers qui bouchent l'étendue. Je ne sais plus où je vais, ce que je fais, quelle est ma part de chance. La ville sera vite à mes trousses. L'évidence me saisit que j'ai ruiné le noyau de sa richesse en abattant le dévoreur qui lui donnait foi en elle-même.

Le ciel pâlit à l'est. Autant suivre la déclivité dans cette direction ; au milieu du chaos une direction est un bien précieux. Je me griffe, contourne des massifs épineux, repars en louvoyant, guidé par le ciel blême qui ne cesse de s'éclaircir. « Vers le soleil levant », me murmure un écho étouffé. La pente s'adoucit et je tombe sur une sente de sanglier qui semble obliquer vers un vallon. J'avance plus vite, la végétation s'espace, le terrain s'aplanit et soudain s'ouvre une clairière gazonnée où

coule un ruisseau depuis une source silencieuse.

L'eau glisse, transparente, purificatrice, et autour du ruisseau arbres et buissons s'ordonnent en architectures où pleins et vides se composent harmonieusement. J'aspire à longues bouffées les courants aériens qui rafraîchissent mon corps alourdi, l'allègent. Les broussailles informes qui tapissaient le versant s'éloignent, perdues dans le lointain. Les perspectives se sont rétablies ; par-delà le proche qui m'enserrait, les lignes et les volumes d'un horizon ouvert suggèrent la délivrance.

Je suis le filet d'eau pure au long d'un sentier qu'éclaire maintenant la lumière, ébloui par la limpidité du matin, d'un pas élastique, oubliés la pesanteur et l'air raréfié des couloirs rocheux. J'aboutis au fond d'une crique. Devant moi la mer étincelante de l'aurore, dont le reflet solaire abolit l'ombre du dévoreur. La mer ! Clôture ou passage ?

Assis sur un rocher devant les reflets des ondulations marines, je m'interroge.

J'ai détruit, encore une fois. Je n'ai pas cessé de détruire. Mes tentatives pour sauver ont été sans effet, ainsi que me le rappellent le vieux roi et son fils ; j'ai miné leurs certitudes, leur permanence. Que je me sois conformé aux vœux de certains ne change rien ! Le sorcier, avec son cynisme, m'a déployé l'avenir de massacre que j'introduisais. N'ont été épargnés que ceux dont on m'a tenu à l'écart.

La sorcière à la chevelure noire disait vrai : je suis l'enfant de l'ouragan dévastateur. Si le cyclone m'a laissé survivre, c'était pour que je poursuive son œuvre. Dans les couches profondes que j'ignorais je lui appartenais déjà, j'étais déjà lui. J'ai prolongé son élan quand j'ai, je crois, abattu le dirigeant rescapé, assommé le Minotaure, gardien de la cité qui m'avait accueilli. Rien de stable n'a résisté à ma survenue. Technique nouvelle ou magie ancestrale, tout a concouru au même résultat... ou au même dessein ?

Qui sont ceux-là qui m'ont soutenu, guidé, réveillé quand je cétais à la somnolence ? À quoi me destinaient-ils sinon à bouleverser encore et encore, en disciple de la tornade ? Dans quel but ? Pour quel futur, eux qui voyaient plus loin que moi ? Tout se passe comme si je n'étais qu'un agent docile dirigé par une force — ou des forces — de dislocation, comme si mon rôle, amer dans sa solitude aveugle, consistait à suivre des injonctions, relayées au besoin par des intermédiaires plus lucides ou plus inspirés que moi, pour faire sauter ce qui est parvenu à un semblant d'équilibre...

Mais, ressurgie des lointains bleutés, l'autre voix, celle qui me rappelait que la ville est une avaleuse, s'interpose, ironique et

grinçante : « Équilibre ? Illusion, indissociable de l'engourdissement des esprits et de l'asservissement des corps... »

Je ne suis qu'un maillon d'une chaîne dont je commence à peine à entrevoir l'existence, dont l'emmêlement est encore à mes yeux inextricable.

Au loin les rayons du soleil oblique font surgir une tache presque blanche dont l'éclat capture mon regard. La tache se précise, grossit, se rapproche en glissant sur les flots... Mirage du soleil levant ou voile salvatrice ?

L'éclat blanc m'absorbe tout entier.



POSTFACE

L'origine onirique d'Orientation infuse le texte entier d'une atmosphère qui ne sourd d'aucun des autres livres de Jean Rigaud. L'intensité visuelle y est pourtant comparable, c'est l'intemporalité qui est d'une qualité différente. Dans les autres textes on sent simplement que les datations ne sont pas déterminantes et que les situations ne sont pas fondamentalement représentatives de l'époque repérée. Ici, dans les deux premières parties — qui forment les trois cinquièmes du récit — outre l'absence totale de dates, le rythme de succession des épisodes proscriit toute notion de continuité. Le cataclysme, pour commencer, est décrit deux fois en des termes si différents qu'on ne peut en déduire aucune vérité factuelle. La progression du Survivant, tantôt accélérée, tantôt ralentie, déconnectée de toute prévisibilité, déconcerterait si l'on ne percevait pas l'empreinte onirique persistante. Et pour achever de nous dérouter, son cheminement, constamment improvisé et entravé, est cependant guidé par sa détermination à se diriger vers la mer, ce qui produit une impression à la fois logique et bizarre. L'univers du rêve, à proprement parler.

Bizarres aussi sont ses rencontres avec des populations archaï-

ques, civilisations depuis longtemps éteintes, qu'il redétruit par son passage, incarnant et répétant ainsi la marche (passée) de l'Histoire où chaque civilisation nouvelle, plus avancée, a éliminé la précédente. La notion de destruction était très vive à l'époque où l'auteur a conçu ce livre, une quinzaine d'années après la Seconde Guerre mondiale. C'était un temps où le « devoir » de mémoire n'était pas encore apparu, la catastrophe gigantesque étant encore, justement, dans toutes les mémoires et donnant naissance à une littérature en mots et en images qui brossaient des tableaux de lendemains beaucoup plus catastrophiques que ceux que nous connaissions dans la réalité. La particularité d'Orientation, est que Jean Rigaud, tout en partant lui aussi d'un cataclysme, semble prendre le contre-pied des visions anticipatrices courantes, puisqu'il lance son Survivant dans un passé immémorial. Tellement immémorial qu'il revisite, pour terminer, le mythe du Minotaure.

L'essence du mythe étant, comme nous le savons, d'être polymorphe, nous ne nous étonnons pas que l'auteur ait préfiguré dans le labyrinthe générique

celui qui le hantera dans toute son œuvre. Le labyrinthe du Minotaure que combat le Survivant, n'était-il pas déjà lui-même préfiguré dans le périple irréel retracé jusque-là ? Nous tenons ainsi l'unité d'un récit apparemment présenté sous deux « manières » différentes, l'une axée sur la déconnexion onirique, l'autre sur la continuité de l'action. Action à laquelle se mêlent d'ailleurs des manifestations d'onirisme : on ne saurait, en effet, négliger le silence, répété, qui règne dans la ville soigneusement décrite ainsi qu'au cours des actions minutieusement rapportées. Seuls les « très beaux sons » d'une cithare, des « mélopées » éphémères et quelques « phrases lentes » sont mentionnés, l'accent étant mis sur « le retentissement des silences pleins [qui] s'étiraient », concrétisant un univers du rêve.

Cette unité apparaît encore plus profonde si l'on s'avise que la civilisation détruite à la fin est la réplique de celle qui disparut sous l'effet du cataclysme initial. Le Survivant, à ce point du récit, joue le rôle tenu au début par la Nature. Ne peut-on pas s'interroger alors sur l'existence effective du protagoniste qui, vu sous cet

angle, apparaît comme un avatar du Cosmos ? Nous voici ramenés à la conception déjà évoquée, selon laquelle « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut. »

À moins que, tel Pincher Martin, le Survivant n'ait, à l'ultime moment de mourir dans le cataclysme, vécu en quelques fractions de secondes toute l'histoire formatrice, que l'on pourrait condenser en ces termes : Après avoir été toute sa vie un exécutant aveugle soumis à la pression sociale, il s'en dégage en provoquant l'éclatement final, et se mue par ce geste en agent conscient. Il serait alors le prototype des héros des romans d'apprentissage, divergeant d'eux toutefois par l'absence de toute perspective d'avenir autre qu'une hypothétique « voile salvatrice », qui ne dépend pas de lui et n'est peut-être qu'un mirage.

Dans les deux cas la « tache presque blanche » qui finalement grossit à l'est pourrait être l'embryon de la civilisation future, appelée à supplanter la nôtre. Mais là-dessus, le poète ne se prononce pas et nous laisse libres de méditer.

Nadine KATZ.

